EXCEPTIONNELLEMENT . 10 Frs — ETRANGER ET CONGO : 12 Frs

26 SEPTEMBRE 1951



TINTIN

40 PAGES

39

NUMERO SPECIAL

5EME

ANNIVERSAIRE



Votre journal a cinq ans !

COMME le temps passe, mes amis ! Il en est beaucoup parmi vous qui découvrirent, le 26 septembre 1946, le premier numéro de « Tintin » et qui n'ont cessé de le lire, chaque semaine, depuis cinq ans. Ceux qui, à l'époque, avaient sept ans, en ont aujourd'hui douze, et nos premiers lecteurs de douze ans en comptent aujourd'hui dix-sept !

Que de chemin parcouru depuis ce 26 septembre 1946 ! De douze pages, « Tintin » est passé à seize, puis à vingt pages. Sans parler de notre numéro spécial de Pâques 1951 qui comportait trente-deux pages, ni du présent numéro anniversaire qui en compte quarante ! Cette ascension, d'année en année, n'est-elle pas magnifique ? C'est à votre fidélité, à votre enthousiasme que nous la devons.

Cinq ans ! Cinq années durant lesquelles, chaque semaine — sans en omettre une seule — votre journal a été mis entre vos mains, le mercredi matin, avec une régularité, croyez-le, qui tient du prodige. Nous sommes les premiers étonnés de constater que jamais un accroc, un accident, que sais-je, n'a retardé la parution de notre cher journal.

Cinq années ! Deux cent soixante numéros ! Une quantité incroyable de textes et d'images, toujours renouvelés, sans cesse améliorés. Des milliers de dessins agrémentant des centaines d'histoires. Des éditoriaux, des contes, des concours, des variétés, des romans — toute la vie d'un journal.

Que soient inscrits ici, au tableau d'honneur, les pionniers de « Tintin » : Hergé, avec « Le Temple du Soleil », Edgar-P. Jacobs, avec « Le Secret de l'Espadon », Jacques Laudy, avec « La Légende des Quatre Fils Aymon », Paul Cuvelier, avec « L'Extraordinaire Odyssée de Corentin Feldoé ».

Depuis, que d'histoires nouvelles ! Que de personnages attachants sont venus forcer votre amitié : l'intrépide Alix, imaginé par notre ami Jacques Martin; l'inénarrable Monsieur Lambique, Bob et Bobette, nés de la verve de Willy Vandersteen; Barelli, qui ressemble à Bob De Moor comme un frère, et qui se partage son talent avec Conrad le Hardi.

Et je m'en voudrais d'oublier vos deux inséparables compagnons : Hassan et Kaddour, si bien typés par Jacques Laudy; Monsieur Vincent, dont notre ami Raymond Reding vous restitue la magnanime figure; Monsieur de Bonneval, auquel le plus jeune de l'équipe, François Craenhals, a donné une séduisante allure romantique; Dzidziri, enfin, qu'a silhouetté avec vigueur Albert Weinberg.

Tous ces personnages — et tant d'autres que je ne puis songer à évoquer ici — vous sont devenus familiers, et c'est avec plaisir que vous les retrouvez, chaque semaine, au cœur même de ces pages.

Et que dire, mes amis, des contacts directs que nous n'avons cessé d'avoir avec vous, de ce courrier que vous m'adressez chaque jour, de ces visites que vous me faites, de ces concours auxquels vous participez toujours plus nombreux, des activités du Club, de ses réunions, de ses messages, etc.

Tout cela, d'année en année, a renforcé l'amitié qui nous unit en un grand idéal de joie et de perfection. Car notre souci, comme le vôtre — n'est-ce pas, mes amis ? — est qu'en toute chose la qualité soit respectée. Qualité du journal, de sa présentation, de ses textes, de ses dessins, mais aussi de l'esprit qui l'anime et qui doit être vôtre : loyauté, générosité, grandeur d'âme.

Voilà, mes amis, les quelques réflexions que m'inspire ce cinquième anniversaire. Si nous avons la fierté et la joie de le fêter aujourd'hui, tous ensemble, c'est à vous que nous le devons, à votre fidélité, à vos encouragements, à votre collaboration.

Quant à nous, bien souvent, nous avons réaffirmé que nous voulions faire de « Tintin » le journal le plus beau, le plus captivant, le plus amusant, le plus instructif de tous les hebdomadaires illustrés destinés à la jeunesse. C'est à vous de nous dire si nous y sommes parvenus.

Tintin

5ème Anniversaire

La photo la plus récente de notre grand ami HERGE, père de Tintin et de Milou, du capitaine Haddock, de M. Tournesol, des détectives Dupont et Dupond, de Quick et Flupke, de Jo et Zette et de cent autres personnages bien connus. Son grand talent et son exemple, son enthousiasme et sa bonne humeur communicative ont fait de « Tintin » ce qu'il est aujourd'hui. Il a réuni autour de lui et formé une équipe d'excellents dessinateurs dont vous appréciez chaque semaine les créations savoureuses ou émouvantes. La rédaction de « Tintin » n'aurait pas voulu laisser passer l'occasion de ce numéro spécial sans rendre hommage à son animateur.

TINTIN DANS LE MONDE !...

TINTIN-BRUXELLES. — Administration, rédaction et publicité : 24, rue du Lombard, Bruxelles. — Editeur directeur : Raymond Leblanc. — Rédacteur en chef : André-D. Fernez. — Imprimeur : C. Van Cortenbergh, 12, rue de l'Empereur, Bruxelles.
TINTIN-CONGO. — B. P. 449, Léopoldville.
TINTIN-PARIS. — 60, chaussée d'Antin, Paris (IXe).
TINTIN-HOLLANDE. — Raat, 76, Goudsesingel, Amsterdam.
TINTIN-ITALIE. — Prof. Carnero, via Nicola Fabrizi, 5, Torino.
TINTIN-ANGLETERRE. — « Anglo-French Literary Service », Ltd., 72, Charlotte street, London W.I.
TINTIN-INDOCHINE. — 54, s. Louis, Saigon

Cori, le moussaillon

TEXTE ET DESSIN DE BOB DE MOOR

La Compagnie hollandaise des Indes a décidé d'envoyer trois vaisseaux en reconnaissance autour du monde, sous le commandement de l'amiral Van Spilbergen. On recrute les équipages dans les cabarets du port...





Alors, il n'y a plus d'amateurs ?... Soit, j'ai déjà une belle liste... Soyez tous demain de bonne heure, au port ! Nous nous rendrons d'abord à l'île de Texel, pour faire calfater nos trois vaisseaux : l' « Espoir », le « Lion d'Or » et le « Loup de Mer »... Bonsoir, bonnes gens !



Le lendemain, les hommes d'équipage sont exacts au rendez-vous. Ils s'installent à bord, et bientôt les trois vaisseaux voguent vers l'île de Texel. Là, durant plusieurs semaines, les travaux d'appareillage et de ravitaillement se poursuivent. Enfin, la veille du grand départ, l'amiral Van Spilbergen passe une dernière fois l'inspection...



C'est demain le grand jour, Harm Janszoon... Fasse le ciel que notre expédition réussisse et qu'elle couvre de gloire le nom de la Compagnie !





Des semaines ont passé... La petite flotte longe à présent la côte africaine. Debout sur le pont du Loup de Mer, le capitaine Harm Janszoon, l'air préoccupé, scrute attentivement l'horizon...



Tout le monde sur le pont !... Amenez les voile !... Arrimez le gréement mobile ! Vite !...



Aussitôt, les marins se précipitent pour exécuter ces ordres. A bord de l'Espoir et du Lion d'Or, les mêmes mesures de précaution sont prises...



SOUDAIN, UNE VIOLENTE BOURRASQUE S'ÉLÈVE, SURPRENANT LE « LOUP DE MER », DONT LA PLUPART DES VOILES N'ONT PAS ENCORE ÉTÉ AMENÉES, ET QUI PREND LE VENT DE BIAIS. LE NAVIRE PENCHE FORTEMENT A TRIBORD, TANDIS QUE SUR LE PONT UN CRI ANGOISSE RETENTIT.



(A suivre.)

LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

Napoléon est en guerre contre les Prussiens. Il vient de passer avec son armée par la route du Galgenberg et arrive sur les hauteurs qui dominent Iéna, où va se livrer la bataille...

Le mardi, 14 octobre 1806, à une heure du matin, l'Empereur, qui a mis en place tout son dispositif de bataille, fait une dernière reconnaissance avec le général Suchet...



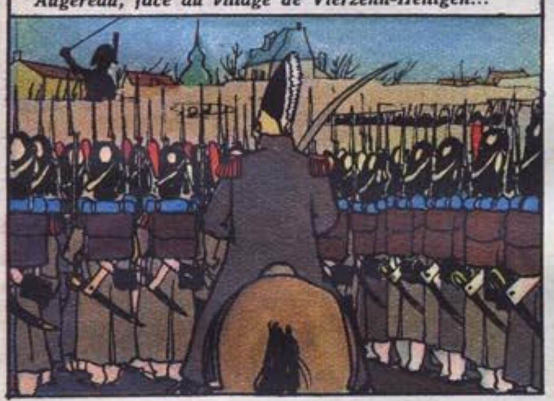
Il passe en revue les troupes, dont un épais brouillard estompe la lourde masse...



Au signal donné, le corps de Lannes s'ébranle et enlève au général prussien Tauenzien les villages de Closewitz et de Cospoda...



Mais dans le brouillard qui se dissipe lentement, le prince de Hohenlohe s'avance et se heurte au maréchal Ney, formé en deux carrés entre Lannes et Augereau, face au village de Vierzehn-Heiligen...





Ney, Lannes et Augereau enlèvent le village à la terrible infanterie prussienne...



Puis, c'est l'attaque générale, et l'armée adverse, broyée, se disloque ! Les Français font des prisonniers par milliers...



Nos amis combattent en braves !



Napoléon domine le combat...

En vain la redoutable cavalerie prussienne multiplie-t-elle les charges désespérées, elle est à chaque fois repoussée...



Enfin paraît Murat avec sa cavalerie lourde, et la retraite de l'ennemi se change en désastre !





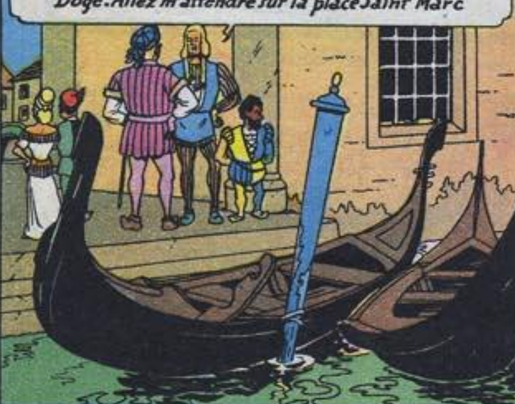
(A suivre.)

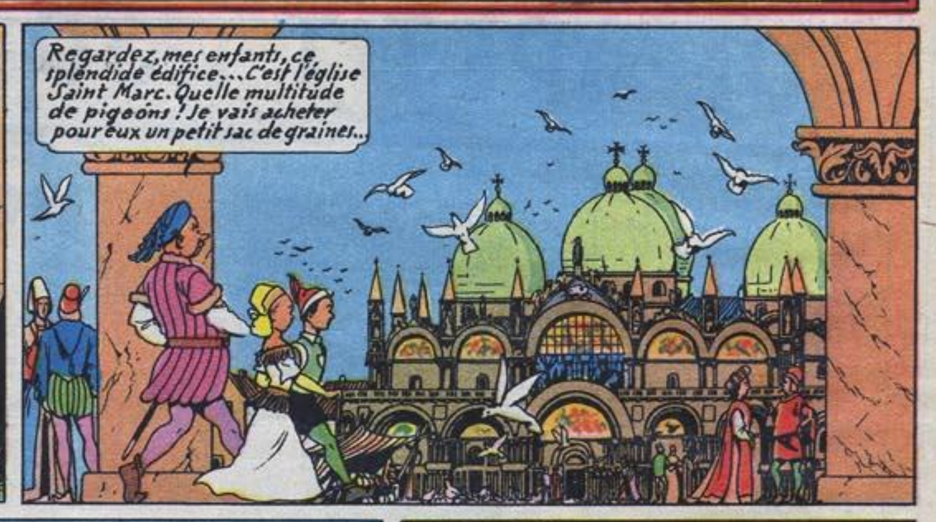


LE CASQUE TARTARE

TEXTES ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN

M. Lambique, Bob et Bobette débarquent à Venise avec leurs nouveaux amis...













Observez donc ces charmantes petites bêtes : elles vous donneront un excellent exemple de parcimonie et de sobriété...













(A suivre.)

UN PETIT SOURIRE

QUELQUES DEFINITIONS

Le dentiste : quelqu'un qui trouve de quoi se mettre sous la dent en arrachant celles des autres.

Le coiffeur : un causeur brillant qui, accessoirement, coupe les cheveux;

L'admiration : une manière de reconnaître que quelqu'un d'autre vous ressemble.



Une dette : la seule chose au monde qui ne devienne pas plus petite lorsqu'elle est contractée;

Un moustique : un petit insecte que Dieu a créé pour nous faire penser beaucoup de bien des mouches;

Un hypocrite : un homme qui ne donne le bon exemple que lorsqu'il y a un public.



La publicité : quelque chose qui vous persuade que vous avez désiré toute votre vie un objet dont vous n'aviez jamais entendu parler un quart d'heure plus tôt;

Un synonyme : un mot qu'on emploie lorsqu'on ne sait pas trouver celui qu'il faut;

Une répartie : une insulte en habit de cérémonie.



IL N'EN RESTE QU'UN !

Le train approchait de la gare d'Honou-les-Fleurs.

— Excusez-moi, Monsieur, dit un passager à son voisin de compartiment, vous connaissez bien cette petite ville?

— Fort bien, Monsieur, j'y fais plusieurs séjours par an.

— Quel hôtel me recommandez-vous ?

— Essayez donc l'Hôtel de la Boule Rouge.

— C'est là que vous descendez habituellement ?

— Non, précisément, c'est le seul hôtel où je ne sois pas encore descendu !

AU RESTAURANT :



— Dites-moi, garçon, vous servez des crabes ici ?

— Bien sûr, Monsieur, nous servons tout le monde. Asseyez-vous !

TOUJOURS AU RESTAURANT :

— Désirez-vous un rumsteak à 50 fr. ou un rumsteak à 60 fr., Monsieur ?

— Quelle différence y a-t-il entre les deux ? s'enquiert le client.

— Avec le rumsteak à 60 fr., la maison vous donne un couteau qui coupe !

CHEZ LE COIFFEUR :



Le client chauve : — J'ai si peu de cheveux que vous devriez me faire une réduction sur le prix de la coupe !

Le coiffeur : — Au contraire, Monsieur. Dans votre cas, ce n'est pas la coupe que nous faisons payer, mais la recherche des cheveux à couper !

TOUJOURS CHEZ LE COIFFEUR :

— Et alors, mon petit garçon, comment veux-tu qu'on te coupe les cheveux ?

Le petit garçon :

— S'il vous plait, Monsieur, j'aimerais que vous me les coupiez exactement comme ceux de papa, et que vous n'oubliiez pas le petit trou rond, au-dessus de la tête, où l'on voit la peau.

CES AUTOMOBILISTES !

— Mon pauvre ami, votre visage est tuméfié ! Que vous est-il arrivé ?

— Jai eu une discussion un peu vive avec quelqu'un dans la rue.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas appelé un agent de police ?

— C'était un agent de police...

RENSEIGNEMENT :

— Pardon, Monsieur, le métro s'arrête-t-il à Tenth street ?

— Oui, Monsieur. Vous n'avez qu'à m'observer, et descendre à l'arrêt qui précède celui où je descends moi-même.

— Merci de votre obligeance.

DANS LE TRAIN

Un pédant engage la conversation avec un de ses compagnons de voyage, et fait étalage de ses connaissances. Sa pauvre victime endure ce monologue intempestif avec une patience angélique. Mais à la fin, n'en pouvant plus, elle opine gravement et réplique :

— Mon cher Monsieur, je constate que vous et moi nous savons tout ce qui peut être su !

— Comment cela ? demande le pédant en se rengorgeant.

— Vous n'ignorez rien, si ce n'est que vous êtes un sot... Et cela, je le sais !...

JE VOUDRAIS DESCENDRE...



— Receveur, voulez-vous, je vous prie, m'aider à descendre du train ?

— Mais bien sûr, Monsieur.

— C'est effarant. Les rhumatismes dont je souffre m'obligent à descendre à reculons, et ça fait la troisième fois que des personnes obligeantes, au moment où j'allais mettre le pied sur le quai, m'ont tirées de force dans le compartiment, croyant que j'y montais !

POUR RATTRAPER SA MULE...



La mule du père François s'entête. Ni les prières ni les menaces ne parviennent à la faire avancer. Le père François découragé, interpelle son ami le pharmacien et lui demande s'il ne peut le tirer d'embarras.

— Bien sûr, dit le pharmacien, voici un petit médicament qui va faire changer votre mule d'avis.

L'homme de science sort un petit sachet de sa poche et le fait renifler à l'animal. La mule redresse la tête aussitôt, agite la queue, et se met à galoper à une vitesse folle.

Le père François est sidéré. Au moment où sa mule disparaît à l'horizon, il se tourne vers le pharmacien et lui demande :

— Combien coûte donc ce médicament?

— Cinquante francs le sachet.

— Donnez m'en donc un sachet ! Je vais en prendre un peu moi-même : il faut que je puisse rattraper ma mule !



— Sûr qu'il habite au dix-huitième étage!... Quand il passe ici, il a déjà atteint une vitesse fantastique !...

THE SATURDAY EVENING POST

Un bon petit diable * Pauvre Blaise * Quel amour d'enfant * Les malheurs de Sophie * Les deux nigauds * Diloy le chemineau * Après la pluie, le beau temps * * Mémoires d'un âne * Les vacances * Les petites filles modèles * Léon qui grogne et Léon qui rit * François le Bossu * Le mauvais génie *



La Comtesse de Ségur

OU, L'ART D'ÊTRE GRAND-MÈRE

Vous avez tous lu les romans de la comtesse de Ségur, et les « Mémoires d'un Ane », « L'Auberge de l'Ange gardien », « Les Vacances » n'ont plus de secrets pour vous. De même, « Les Malheurs de Sophie », « Un Bon petit diable », « Les Petites filles modèles », « Pauvre Blaise », « Les Deux Nigauds » vous sont devenus personnages familiers.

Mais que saviez-vous de l'auteur de ces livres délicieux qui ont charmé — et charment encore — votre enfance ? Qui était la comtesse de Ségur ? D'où venait-elle ? Et comment lui vint l'idée d'écrire des histoires pour les enfants ? Voilà, j'en suis sûr, ce que la plupart d'entre vous ignorent.

C'est pourquoi je vous propose d'écouter ceci.

UNE ETRANGE PETITE FILLE

Il était une fois en Russie, vers la fin du XVIIIe siècle une petite fille qui était née le jour de la Sainte-Sophie de Constantinople, à Saint-Pétersbourg — exactement le 1er août 1799 —. C'est pourquoi ses parents l'avaient appelée Sophaletta.

Son père, le comte Rostopchine, était gouverneur de Moscou. Il avait droit de justice sur des milliers de paysans qui étaient ses serfs. Gentilhomme de la chambre de la grande Catherine, il avait été le premier ministre de Paul Ier.

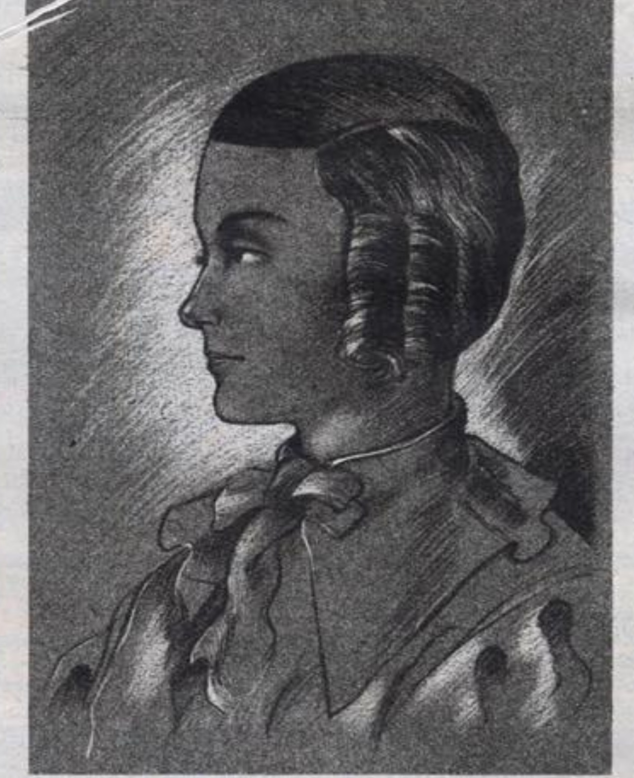
La mère de Sophaletta était une femme charmante dont la vie, au milieu des épreuves, était un exemple pour ses enfants. Elle s'était convertie au catholicisme romain, et son mari, qui était mystique et violent, la vénérait comme une sainte.

Bien que très riche, la famille du comte et de la comtesse Rostopchine vivait dans la plus grande simplicité. Au château de Vorodono, il y avait toujours une quantité d'hôtes dont les allées et venues animaient la vie quotidienne : parents pauvres, nobles désargentés, voisins de condition modeste.

C'est au sein de cette existence à la fois opulente et frugale que la petite Sophaletta grandit comme une sauvagesse. Pensez qu'elle ne portait point, comme ses amies, des robes fastueuses, qu'elle était coiffée à la diable et qu'elle entretenait elle-même sa chambre. A six ans, déjà, elle se couchait seule, et la nuit, lorsque l'hiver était très rude, elle ne craignait pas de s'endormir tandis que les ours et les loups rôdaient non loin de ses fenêtres.

DANS MOSCOU EN FLAMMES

Sophaletta a treize ans lorsqu'en 1812 Napoléon, empereur des Français, entreprend sa campagne de Russie. Le comte Rostopchine, son père, conseille au tzar Alexandre Ier de brûler Moscou, afin de sauver la ville sainte. Lui-même incendie son palais sans prendre la peine de sauver les richesses qu'il contient. Réfugiée avec sa famille à quelque trente kilomètres de là, Sophalette contemple l'immense incendie qui embrase la nuit. Ce spectacle, à la fois tragique et grandiose, se prolongea durant six semaines !



Nul ne pouvait se douter, à ce moment-là, que dans Moscou en flammes, près de l'empereur qui assiste à l'incendie de la ville, d'une des fenêtres du Kremlin, se trouvait un jeune général, aide de camp de Napoléon, et que la petite Sophaletta, quelques années plus tard, épouserait l'un de ses proches parents, le comte de Ségur.

LA COMTESSE DE SEGUR EN FRANCE

C'est pourtant ce qui advint. A dix-huit ans, elle débarque à Paris. Déjà, elle parle le français aussi bien qu'elle l'écrira quelque quarante années plus tard. Car nous sommes à cette époque bénie où le prestige de la langue française s'étendait au monde entier, et particulièrement en Russie.

Elle arriva en France en 1817, se maria deux ans plus tard et eut, en l'espace de quinze années, huit enfants. Mais il n'était pas question d'écrire des romans, en ce temps-là, pour une maman sollicitée par l'éducation de sa turbulente petite famille.

Ce n'est que lorsque la comtesse de Ségur fut grand'-mère et qu'elle eut atteint sa cinquante-sixième année qu'elle songea à écrire son premier conte de fées.

VOCATION LITTERAIRE TARDIVE

N'est-il pas curieux le destin de cette femme de lettres qui, née en Russie, se met à écrire des romans dans le français le plus pur à l'âge où, pour la plupart des écrivains, la production littéraire a déjà sensiblement baissé.

C'est pour ses petits-enfants que Madame de Ségur se mit à écrire. Auparavant, elle avait pris l'habitude, en son château de Normandie, de leur raconter des histoires. Elle pratiquait ainsi à merveille l'art d'être grand'mère. Mais un jour que Madeleine et Camille s'en étaient allées en Angleterre, elles se trouvèrent très tristes de ne plus entendre, le soir, la bonne dame leur raconter des histoires. Elles demandèrent à leur aïeule de leur écrire ces contes dont elles étaient privées, et c'est ainsi que par bonté et tendresse la grand'mère devint un grand écrivain.

OU M. LOUIS VEUILLOT INTERVIENT

Mais il n'était pas question que la bonne dame publiât ses manuscrits. Cette idée ne lui était même jamais venue à l'esprit. Il fallut qu'un de ses bon amis, le pamphlétaire catholique Louis Veuillot, lui conseillât vivement de le faire pour qu'elle s'y décidât après maints refus.

Ayant remis à M. Veuillot un de ses manuscrits, celui-ci le porta chez un éditeur parisien qui l'accepta d'emblée. Et ce fut tout de suite le grand succès.

DEPUIS, AU LUXEMBOURG...

Depuis, dans les jardins du Luxembourg, à Paris, on peut voir la statue de la bonne comtesse de Ségur rêvant parmi les cris d'enfants et les pépiements d'oiseaux.

Depuis, aussi, des milliers et des milliers de petits garçons et de petites filles ont fait leurs délices de ces romans délicieux qui s'intitulent « Un Bon petit diable », « Les Malheurs de Sophie », « Le Général Dourakine », « Les Vacances ».

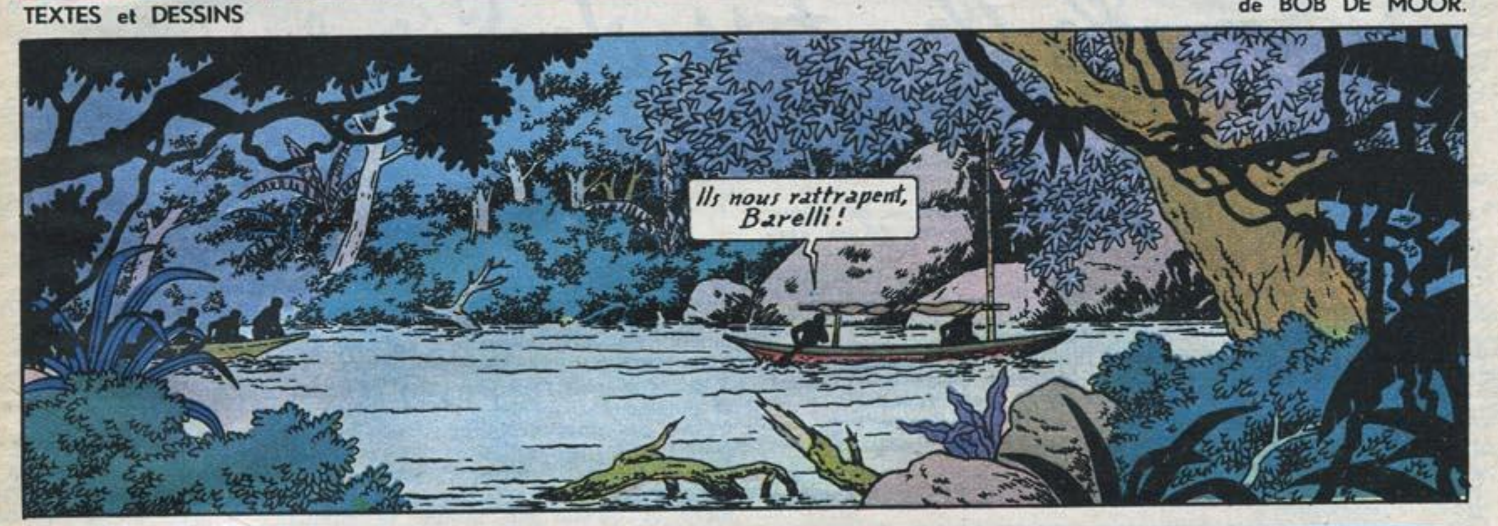
Et ces livres qui, à leur apparition, voici trois-quarts de siècle, remportèrent un succès « ébouriffant » — comme on disait alors — ont aujourd'hui encore leur place dans la bibliothèque de tous les moins de quinze ans... et de bien des grandes personnes !

Que la comtesse de Ségur soit donc remerciée pour le plaisir qu'elle nous donne en ces temps où d'autres jeux — parfois plus terribles — distrayent les enfants de leur bonheur.

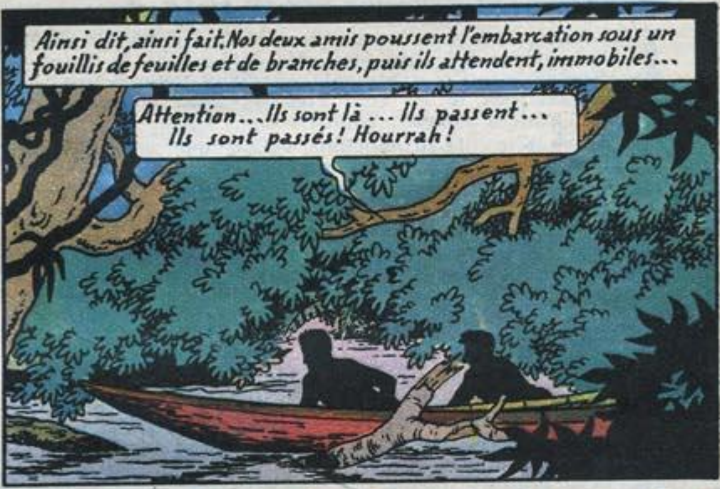
Monsieur Barelli à Nusa-Penida

Moreau et Barelli, qui étaient prisonniers d'un chef indigène, dans une île inconnue, se sont évadés. Mais le chef de la tribu donne l'alarme...

TEXTES et DESSINS de BOB DE MOOR.















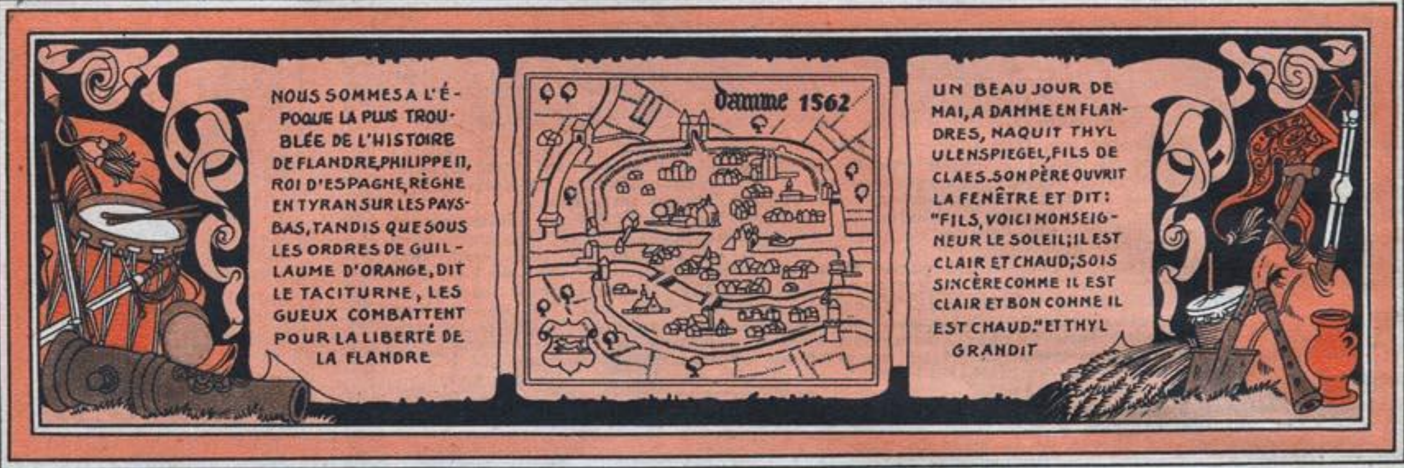
(A suivre)

Thyl Ulenspiegel





TEXTE ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN





















(A suivre.)

"TINTIN" 

Vous souvenez-vous ?

Il y a aujourd'hui cinq ans (260 semaines, 43.824 heures !) que s'est produit l'événement : « TINTIN » voyait le jour ! Il existe encore de ce premier numéro, qui fait, aujourd'hui figure d'ancêtre, quelques rares exemplaires très recherchés des collectionneurs. J'ai sous les yeux le spécimen pieusement conservé au bureau du journal.

Il est bien mince : douze pages, évidemment, ce n'est pas le Pérou !... Feuilletons-le avec respect. En couverture, un dessin de notre grand ami Hergé, qui devait inaugurer le « Temple du Soleil ». Au verso, le « mot » de Tintin, le premier de tous ceux que vous avez lus depuis lors, à cette même place. Puis, « L'Extraordinaire Odyssée de Corentin Feldoë », de Paul Cuvelier. Ensuite, « La Guerre des Mondes », le prestigieux roman de Wells, dont les illustrations fantastiques d'Edgar P. Jacobs vous ont fait ouvrir des yeux grands comme des soucoupes (volantes). Sur les deux pages en couleurs du milieu, Tintin, le cher Tintin, qui, sans se douter des aventures prodigieuses qu'il va vivre, se rend au château de Moulinsart où l'attend le Capitaine Haddock, aussi inquiet que lui sur le sort de Monsieur Tournesol... En page 8, notre premier conte, voisinant avec le premier de ces entretiens au cours desquels le Capitaine Haddock a bien voulu éclairer les terriens que nous sommes sur les choses de la mer. En page 9, « Les Quatre Fils Aymon » : un grand souffle d'épopée qui passe !... Puis, leur succédant immédiatement, une symphonie de pavillons à tête de mort, de pistolets d'abordage et de coffres débordant de trésors fabuleux : les « Frères de la Côte » ! Enfin, sur la dernière page du journal, le masque impassible de celui qui, pendant des années, devait vous bouleverser : Olrik !

Oui, c'est loin tout cela !... Depuis lors « TINTIN » a grandi. Il a presque doublé le nombre de ses pages, et le cercle de ses amis s'est considérablement étendu. Mais c'est toujours le même esprit qui l'anime : loyauté, joie et camaraderie.


TINTIN

Une journée à "Tintin"



Le général Alcazar a coutume de dire : « Si vous voulez être fixé sur le moral de la troupe, partagez son existence ». Conseil judicieux que j'ai mis en pratique. Pendant toute une journée, j'ai vécu la vie même de l'équipe « TINTIN ». Il faut ce qu'il faut, tonnerre de Brest !

8 heures 44. L'agent de faction au carrefour de la rue du Lombard et de la rue du Midi sursaute violemment : c'est le directeur de « TINTIN » qui, dans un grand gémissement de freins arrête sa 15 C.V. Citroën devant les bureaux du journal. Il est immédiatement suivi d'une 4 C.V. Renault et de plusieurs autres véhicules: autos, motocyclettes, vélocipèdes. Tout cela ne va pas sans bruit !

8 heures 45. La troupe fait irruption dans ses locaux : grands, vastes, clairs, peints de neuf. Bonne journée, Messieurs!

Je m'insinue à mon tour dans l'ascenseur et je pénètre dans le Saint des Saints.

Le 24 de la rue du Lombard est un building de six étages d'une blancheur virginale. Tout le deuxième est occupé par ceux qui font « TINTIN ».

J'ouvre une porte. Elle donne accès à une vaste pièce aux murs de verre. Deux tables à dessin, et devant ces tables (comme il fallait sy attendre), deux dessinateurs ! Je me présente : « Capitaine Haddock ». On se récrie qu'on m'a reconnu et l'on me souhaite la bienvenue. Je me penche sur les travaux de ces Messieurs, lorsque tout à coup, je sursaute. Un cri vient de me frapper les oreilles : un grognement aigu, qui tient à la fois du ululement de la chouette et du rauquement du tigre.

— Qu'est-ce que c'est ?

Le metteur en page consulte sa montre et sourit :

— Ne vous inquiétez pas, me dit-il, il est neuf heures trente ! C'est le moment où, chaque matin, le rédacteur en chef téléphone aux dessinateurs pour leur réclamer leurs planches.

Je suis à moitié rassuré. Quelques instants plus tard, la porte s'ouvre, et le « rédac-chef» parait, grand, mince, l'œil clair et le mollet cambré.

— Messieurs, une bonne nouvelle ! lance-t-il, notre ami Jacobs nous remettra sa planche avec trois jours et six heures de retard seulement.

Puis, m'avisant :

— Mais, c'est le Capitaine ! Quelle heureuse surprise !

Nos effusions sont à peine terminées que la porte s'ouvre de nouveau, et quelqu'un parait, portant deux feuilles du « TINTIN » de la semaine à venir. Ce sont les épreuves. Ces messieurs les examinent longuement.

— Pas mal ! dit enfin le metteur en page d'un petit air connaisseur.

Il est difficile. Moi je trouve çà magnifique ! D'une main légère, il donne le « bon à tirer ».

Il est près de 11 heures. Les deux dessinateurs se sont remis à la besogne. Le rédacteur en chef continue à donner des coups de téléphone. Pour ma part, j'erre dans les bureaux.

Je risque un coup d'œil dans celui des dactylos où m'accueillent une odeur de roses, un joyeux « Bonjour Capitaine » agrémenté de sourires pleins de gentilesse et du crépitement de trois machines à écrire...

Après la pause de midi, tout le monde revient au poste.

— C'est jeudi aujourd'hui, me dit le secrétaire de rédaction, que je n'avais pas vu le matin. Nous aurons de la visite!

C'est un homme soigné, méticuleux. Il a fait installer son bureau dans l'atelier de dessin, parce qu'il aime la compagnie. Cet après-midi, il est servi!... Une vingtaine d'amis de Tintin font irruption dans son sanctuaire pour lui demander des nouvelles du Journal. Tout le monde parle en même temps. C'est fou !... De la masse bruyante qui l'entoure le secrétaire de rédaction émerge avec peine. Seul indice de son émoi : ses rares cheveux aile de corbeau sont agités d'un imperceptible frémissement. Mais il reste aussi calme qu'un concombre, sourit et répond à tous.

Je m'éclipse. Dans le couloir, je tombe nez à nez avec Jacques Laudy et Jacques Martin, en conversation animée.

Au moment où je passe devant une porte un éclat de rire me cloue sur place. La voix d'une dactylo me rassure.

— Ce n'est rien, me dit-elle, c'est Willy Vandersteen qui raconte un de ses prochains gags au rédacteur en chef !...

Le temps court avec une rapidité folle. Je fais encore une brève incursion dans les bureaux de l'administration, au service des timbres où des « petites-mains » trient les envois de nos collectionneurs, puis, enfin, au service des abonnements et de l'expédition, où s'entassent les journaux à envoyer. Partout règne la même fièvre!...

Je ne sais pas si vous avez déjà assisté à un branle-bas de combat à bord d'un cuirassé.

Cest un peu cette atmosphère-là qui règne dans les bureaux de « Tintin », le combat mis à part. J'en ai encore les oreilles bourdonnantes. Mais c'est ainsi que j'aime qu'on travaille, mille millions de sabords ! Dans la joie !...

Capitaine Haddock

DES CHIFFRES EFFARANTS

Sais-tu qu'il a fallu, pour satisfaire aux besoins des éditions belge et française de « Tintin », depuis la fondation de ton journal, 20.110.100 kilogrammes de papier ? Cette quantité de papier occuperait une surface de 18 millions 501.000 mètres carrés!



Si l'on mettait en pile les exemplaires de « Tintin » parus depuis 1946, ils feraient une colonne de près de 2 kilomètres de hauteur (1.976 m. exactement !)

La publication de « Tintin » pendant cinq ans demanderait à une seule personne un travail ininterrompu de près de 226 années.

Notre malheureux correcteur d'épreuves a dû revoir, depuis que ton journal existe la bagatelle de 24.669.000 signes typographiques.



Pour imprimer d'affilée tous les exemplaires de « Tintin » qui ont été publiés depuis 1946, la presse rotative de notre imprimerie devrait fonctionner sans arrêt pendant 9.880 heures, soit envrion 1 an, 1 mois, 16 jours (à raison de 24 heures par jour).

Depuis cinq ans, nous avons reçu de nos amis 135.000 lettres et nous leur en avons envoyé de notre côté 41.000.

Ces chiffres ne te laissent-ils pas un peu rêveur ?






CINQ ANS !

Ceux dont on ne parle jamais !

PEUT-ETRE serait-il équitable qu'en ce numéro anniversaire il soit rendu hommage — enfin — à une équipe de collaborateurs de « Tintin », dont on ne parle jamais et sans lesquels, cependant, votre journal n'aurait pas la tenue ni l'intérêt que vous voulez bien lui reconnaître.

Certes, les qualités et les mérites des principaux dessinateurs de « Tintin » ont été maintes fois chantés ici, et leurs noms, leurs visages vous sont familiers. Mais que savez-vous des activités multiples de notre rédacteur-en-chef, des trésors d'imagination que dépense, chaque semaine, notre metteur en pages, de la gentillesse bougonne de notre secrétaire de rédaction, de la célérité de nos secrétaires, de la capacité de travail de nos coloristes, de l'esprit inventif de nos titreurs, de nos lettreurs, de la minutie de notre correcteur d'épreuves, bref, de tous ces collaborateurs dont les noms ne paraissent jamais aux sommaires de votre journal?

Un Rédac-Chef « encagé ».

S'il existe une littérature « engagée », il est aussi un rédacteur-en-chef « encagé », et c'est le nôtre! En effet, son bureau, entièrement vitré, ne comporte aucun mur. Dans sa cage de verre, qu'il a rendue opaque récemment — pour mieux se concentrer, nous a-t-il expliqué, mais nous pensons que c'est



pour lire plus commodément les romans policiers dont il raffole — il mène solitairement un travail de bénédictin chinois, reçoit par jour vingt visites, cent coups de téléphone, jongle avec les textes, les dessins, les budgets. C'est également lui qui rédige, depuis cinq ans, à peu près toutes les « Variétés » — près de deux cents — et les « Méli-Mélo ». Mais son travail le plus fatigant, c'est celui qui consiste à réclamer — et surtout à obtenir — les dessins des principaux collaborateurs de « Tintin ». Pour cette tâche seule, il mériterait d'être décoré, et sans doute le sera-t-il un jour!

Le Metteur en pages « rêve »...

Ne croyez pas cela: c'est une calomnie! Petit, le cheveu rare, mais bouclé, l'air doux et dis-



trait, il semble flâner — c'est vrai — à travers l'atelier de dessin et les bureaux. Mais ne vous fiez pas à l'apparence: en réalité, il travaille! Même chez lui, dans l'intimité de son foyer, et au plus noir de ses nuits, ses rêves sont hantés de mises en pages variées. Depuis des années, il réalise ainsi, sans avoir l'air d'y toucher, des prodiges de goût, d'habileté. Et si votre journal a cette tenue artistique que connaissent seuls les meilleurs, c'est à notre metteur en pages « dans la lune » qu'il le doit.

Quand Tintin n'est pas là...

Tintin, vous le savez, est souvent en voyage. Son courrier, cependant, et les communications qu'il a à vous faire, ne souffrent aucun retard. C'est pourquoi, il a chargé notre secrétaire de rédaction de le remplacer lorsque vous lui faites visite et que vous lui écrivez. Il reçoit, chaque jour, avec une amabilité parfois un peu rude, les jeunes lecteurs qui désirent être renseignés sur le journal, le Club, les concours, que sais-je! Il lit chaque jour un nombre considérable de lettres, celles du « Courrier » et celles de ces concours mensuels que vous appréciez sous le titre « Tintin interroge ses amis ». C'est lui qui choisit les meilleures réponses et répartit équitablement les prix. C'est lui encore qui, tous les mois, vous présente un écrivain dont une œuvre, au moins, est susceptible de vous intéresser. Vous le voyez, notre secrétaire de rédaction ne chôme pas!



Une secrétaire « coiffée ».

Un des plus beaux ornements de l'équipe « Tintin » est assurément la secrétaire du rédacteur-en-chef! Des cheveux qui, parfois, changent de nuance; une coiffure qui se modifie avant même qu'on s'y soit habitué; mais, par contre, un sourire immuable. Elle donne cinquante coups de téléphone en une matinée, et en reçoit autant. C'est elle qui établit le contact avec l'imprimerie. De plus, par les chaudes après-midi, elle prépare pour ses camarades des citronnades délicieuses. C'est là un de ses plus rares mérites!



Des goûts et des couleurs...

... on ne peut discuter, paraît-il. Ce n'est certes pas l'avis de notre sympathique coloriste qui, à lui seul, donne de la couleur — si j'ose dire — à presque toutes les pages du journal. Qu'il s'agisse de Tintin, de Mortimer, d'Alix, de Barelli, de M. Lambique, ou des paysages dans lesquels évoluent ces héros familiers, c'est notre jeune ami qui les habille de bleu, de jaune, de rouge, de vert avec un sens inné de la couleur et de la nuance. Du matin au soir, et parfois même du soir jusqu'au matin, il manie pinceaux, gouaches, aquarelles.

Un atelier jeune et trépidant.

Tout est jeune à « Tintin »: les secrétaires, les coloristes et aussi les dessinateurs chargés d'illustrer de petits dessins les nombreux articles, reportages, méli-mélo ,qui agrémentent le journal. Il faut voir avec quel entrain ils composent un titre, l'équilibrent, le mettent en place. Chacun apprécie leur bonne humeur, leur talent et le charmant esprit de camaraderie qui les anime.

Petites mains, grands effets.

Je m'en voudrais de clore ce panégyrique à la gloire de « ceux dont on ne parle jamais » sans dire un mot de ces diligents garçons qui, chaque semaine, plient emballent, ficellent, expédient des milliers d'exemplaires de « Tintin »; ni sans tresser quelques couronnes aux chefs respectifs des services de la publicité, de la comptabilité et du secrétariat. Toujours souriants, sur la brèche, toujours souriants, ils accomplissent, sans jamais se départir de leur bonne humeur, ce travail aussi essentiel qu'il est ingrat. S'ils n'étaient point là, il n'y aurait pas de grandes joies, le mercredi matin, pour nos innombrables amis. On serait trop tenté de l'oublier!

LES RECRUES DE « TINTIN » DEPUIS 1946



Hassan et Kadour avril 1948; Alix, septembre 1948; Monsieur Lambique, Bob et Bobette, septembre 1948; le professeur Tric, février 1950; Enak, avril 1950; Monsieur Barelli, juillet 1950; l'Inspecteur Moreau, août 1950.

L'ARMEE MODERNE OU LE

VOUS avez tous vu, dans vos livres d'histoire, d'impressionnantes illustrations représentant des batailles du temps passé : les « Eperons d'Or », où les chevaliers français, bardés de fer, se précipitent sur les communiers flamands, dans la plaine des Flandres; Waterloo, où le « Dernier carré » de la Garde napoléonienne oppose une résistance désespérée aux charges de la cavalerie anglaise; ou bien encore la fameuse chevauchée de Reichshoffen où les cuirassiers français se font décimer, pendant la guerre de 1870, par l'infanterie prussienne. De l'avant-plan jusqu'au fond de l'horizon, on ne voit que brigades aux uniformes rutilants galopant en masses compactes, bataillons serrés de fantassins opposant à l'ennemi un véritable mur de baïonnettes, batteries d'artillerie se déplaçant à toute allure en soulevant des nuages de poussière...

Considérez, en face de cela, les photos ou les films des deux dernières guerres et vous serez certainement surpris du changement. Qu'il s'agisse des batailles de la Somme, de Verdun, de Normandie ou des Ardennes, c'est à peu près toujours le même spectacle : une vaste étendue, des explosions de projectiles et de petits groupes d'hommes que l'on aperçoit à peine, rampant dans la boue ou bondissant de trou d'obus en trou d'obus.

De loin en loin aussi, parfois, un char d'assaut. C'est tout. Le champ de bataille paraît vide. Et pourtant, lorsque vous lisez les communiqués, vous apprenez que les armées qui se sont affrontées là comportaient des dizaines, voire des centaines de milliers d'hommes et qu'elles ont subi des pertes effroyables.



Ci-dessus : Une bataille il y a 150 ans. On ne voit que brigades aux uniformes rutilants, galopant en masses compactes.
Ci-dessous : La guerre moderne, ou le vide du champ de bataille.



LES HOMMES QUI LIVRENT L'ASSAUT NE SONT PLUS LA MAJORITE.

COMMENT expliquer ces contradictions ? Eh bien c'est que la terrible puissance de feu des armes modernes, depuis la mitrailleuse jusqu'au canon à tir rapide et à l'avion chargé de bombes et de fusées, a contraint les armées modernes à se disperser sur une énorme surface. Car le front ne s'est pas seulement étiré démesurément en largeur sur des dizaines de kilomètres, il a aussi gagné de la même façon en profondeur.

Au temps de Napoléon, quand l'artillerie tirait des boulets ne portant qu'à quelques centaines de mètres, vous étiez en parfaite sécurité lorsque vous vous trouviez dans un village tout voisin de celui dans lequel on se battait. Vous ne l'étiez déjà plus en 1914, lorsque les canons tiraient à dix ou vingt kilomètres. Et c'est le pays tout entier qui est devenu le champ de bataille, depuis que l'aviation porte ses coups à des centaines de kilomètres derrière le front.

Ne soyez donc plus surpris lorsque sur une photo prise en Corée, par exemple, vous découvrez à peine quelques dizaines de fantassins. Derrière ces minces lignes de soldats partant à l'attaque des positions ennemies, il y en a des milliers d'autres que vous ne voyez pas. Il en est, abrités dans des bosquets, des vallons ou des villages en ruines, qui s'apprêtent à relever ou à renforcer leurs camarades. Il y en a un peu plus loin, qui servent l'artillerie cachée sous des filets de camouflage. Il y a aussi des télégraphistes qui tiennent les états-majors au courant des péripéties du combat, des ravitailleurs qui vont chercher des munitions dans les dépôts pour les amener en première ligne, des brancardiers qui s'appêtent à porter secours aux blessés, etc., etc... Plus loin encore, ce sont d'interminables colonnes de camions automobiles chargés d'hommes, de matériel, d'obus, de cartouches, d'essence et de vivres. Et ces colonnes effectuent un va et vient incessant entre le front proprement dit et les dépôts où d'autres soldats encore abritent, rangent et préparent tout ce qui est indispensable à la vie et au combat d'une armée moderne.

Voulez-vous des chiffres ? En voici de particulièrement frappants : sur une division américaine comptant 18.000 hommes, 1.500 à peine se trouvent en ligne au moment de l'assaut ! Les 16.500 autres servent tout simplement à préparer et à soutenir l'attaque de leurs camarades ainsi qu'à fournir à ceux-ci tout ce qui leur est indispensable pour remporter la victoire.

COMMENT SONT COMMANDEES LES TROUPES ?

TOUT cela suppose naturellement une organisation minutieuse exigeant le travail d'un grand nombre de spécialistes et de techniciens. Mais cela exige aussi une rigoureuse répartition des tâches, les ordres étant transmis depuis le général, assisté de son état-major, jusqu'au simple soldat par une série de chefs commandant des groupes d'hommes de moins en moins nombreux. Le plus petit de ceux-ci est l'**escouade** ou l'**équipe** de cinq ou six soldats placés sous les ordres d'un caporal. Et maintenant, si vous le voulez, nous allons remonter l'échelle. Deux équipes forment un **groupe de combat** commandé par un sergent. Trois ou quatre groupes de combat forment un **peloton** ou une **section** (l'appellation diffère selon les armées) placée sous les ordres d'un lieutenant ou d'un sous-lieutenant et trois pelotons constituent une **compagnie** commandée par un capitaine.

La compagnie n'est plus seulement une unité de combat, c'est déjà aussi une unité administrative dans laquelle un certain nombre de sous-officiers assurent différents services. Ainsi le **sergent-fourrier** s'occupe de la nourriture et de l'habillement, le **sergent-major** veille à l'administration et à la comptabilité, le **premier sergent** ou le **premier sergent-major** assure l'entretien de l'armement, etc.

L'unité immédiatement supérieure à la compagnie est le **bataillon** placé sous les ordres d'un **commandant** en France et d'un **major** ou d'un **lieutenant-colonel** en Belgique et d'un **lieutenant-colonel** en Angleterre. Trois bataillons forment un **régiment** sous le commandement d'un colonel.

En Grande-Bretagne cette unité prend le nom de brigade et a pour chef un brigadier. Trois régiments constituent une division.

Deux ou trois divisions deviennent un **corps d'armée** et plusieurs corps d'armée forment une **Armée.** Il existe aussi parfois des **Groupes d'Armées.**

LE REGNE DE LA COULEUR A PRIS FIN

JADIS — et jusqu'en 1914 — les uniformes étaient bien caractéristiques et leurs couleurs étaient souvent très vives. Pourquoi aurait-on cherché à rendre le soldat invisible alors que l'infanterie menait l'assaut en masses compactes et que la cavalerie chargeait par brigades entières ? Les fantassins anglais portaient donc généralement la tunique rouge et le noir dominait dans l'artillerie et le génie, mais ces uniformes sombres étaient relevés par des passepoils, des parements et des épaulettes de couleur amarante. Quant à la cavalerie, elle se réservait les tons les plus brillants et certains régiments, en France, en Angleterre et en Allemagne, portaient même encore des cuirasses étincelantes.

La puissance de feu des armes modernes a mis fin aux charges spectaculaires. Le fantassin est obligé, aujourdhui, de ramper dans la poussière et dans la boue pour aborder les positions ennemies tandis que le cavalier a dû abandonner son cheval pour s'enfermer dans un char blindé.

Déjà, pendant la guerre du Transvaal de 1899-1902, les Anglais avaient fait l'essai d'un uniforme de campagne couleur de terre, pour échapper aux balles des Boers qui étaient tous d'excellents tireurs. Les résultats se révélèrent favorables et, tout comme les Anglais, les Américains et les Belges se battirent en **kaki** pendant la guerre de 1914-18.

Les Français donnèrent toutefois leur préférence au **bleu horizon** qui donnait à peu près aux troupes en marche la couleur des routes et les Allemands choisirent le **feldgrau,** gris verdâtre. Le kaki a fini cependant par l'emporter aujourd'hui presque partout, avec seulement quelques variantes dans la couleur fondamentale.

TRIOMPHE DE LA TECHNIQUE

SEULS LES ECUSSONS ET LES INSIGNES RAPPELLENT ENCORE LE PASSE

LES appellations des régiments correspondaient jadis à certaines particularités de l'armement. Tout comme il y eut des piquiers, des hallebardiers, des archers, des arbalétriers, etc., on vit naître ensuite des fusiliers, des grenadiers, des carabiniers, des canonniers et des mitrailleurs. Mais on trouve, à présent, dans un même régiment, des soldats utilisant tantôt le fusil, tantôt la grenade, tantôt la mitrailleuse et tantôt le canon antichar. Fallait-il, dès lors, rompre complètement avec le passé et donner aux régiments un simple numéro d'ordre ? On y songea un moment mais, à la réflexion, on s'est dit qu'il était bon de rappeler au combattant que son régiment était l'héritier de longues et glorieuses traditions.

Sans doute, ces traditions sont-elles enseignées aux recrues lors de leur appel sous les armes, mais le souvenir en reste tout de même plus vivant si l'on maintient l'appellation ancienne du régiment et si on laisse subsister un souvenir de l'uniforme de jadis sous l'aspect d'un écusson de couleur, porté au col de la vareuse ou d'un insigne épinglé à la coiffure.

Et c'est pourquoi on trouve encore aujourd'hui, en France, des cuirassiers et des dragons; en Angleterre, des Horse Guards, des hussards et des grenadiers; et, en Belgique, des lanciers, des carabiniers et des chasseurs à pied.

On a créé aussi des écussons et des insignes spéciaux pour les régiments de nouvelle formation tels que les chars, les commandos et les parachutistes et l'on constate que les jeunes soldats sont très fiers de porter ces marques distinctives sous lesquelles se sont illustrés leurs aînés.

COMMENT RECONNAITRE LES GRADES ?

S'IL est déjà devenu fort difficile, pour un profane, de distinguer aujourd'hui un fantassin d'un artilleur ou d'un soldat télégraphiste, il est souvent encore plus malaisé de reconnaître les grades. On identifiait rapidement un officier à l'époque des plumets, des panaches, des fourragères et des larges épaulettes à franges d'or. Mais l'officier porte aujourdhui le même uniforme que le soldat, — du moins en tenue de campagne — et les insignes du grade sont de très modestes ornements portés tantôt sur la manche, tantôt sur la patte d'épaule, tantôt sur l'écusson du col.

En France, on a conservé le galon pour les officiers subalternes (sous-lieutenant, lieutenant et capitaine) comme pour les officiers supérieurs (commandant, lieutenant-colonel et colonel). Ces galons se portent sur la manche ou sur la patte d'épaule.

En Angleterre, les insignes se portent aussi sur la patte d'épaule mais ce sont des étoiles (« pips ») pour les officiers subalternes (une pour le sous-lieutenant, deux pour le lieutenant, trois pour le capitaine) et des couronnes pour les officiers supérieurs (une pour le major, une couronne et une étoile pour le lieutenant-colonel et une couronne et deux étoiles pour le colonel).

En Belgique, les insignes du grade sont des étoiles portées sur l'écusson du col : une pour le sous-lieutenant, deux pour le lieutenant, trois pour le capitaine. Pour les officiers supérieurs, les étoiles sont soulignées par une barrette.

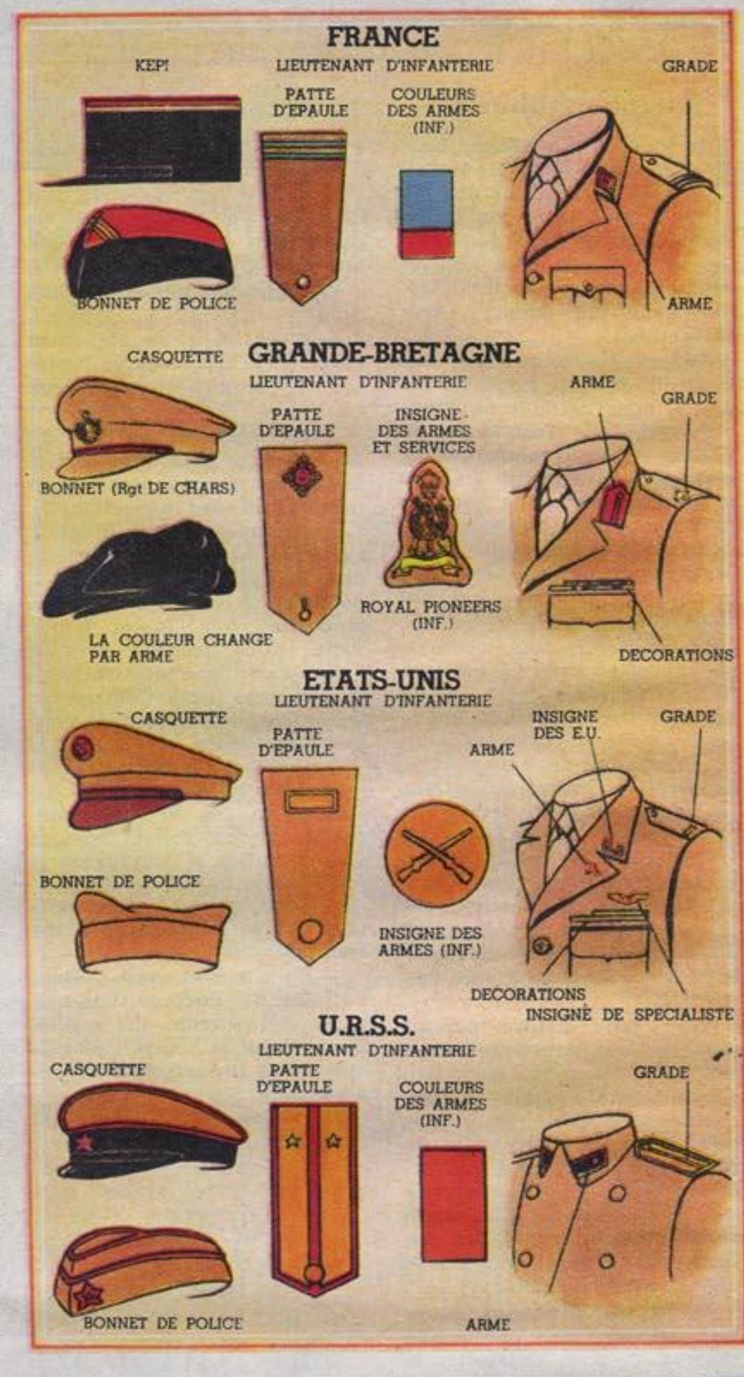
Dans l'armée américaine, on ne porte pas d'écusson au col de la vareuse, mais seulement les deux lettres U.S. (United States). Les grades s'indiquent sur la patte d'épaule par des barrettes en métal.

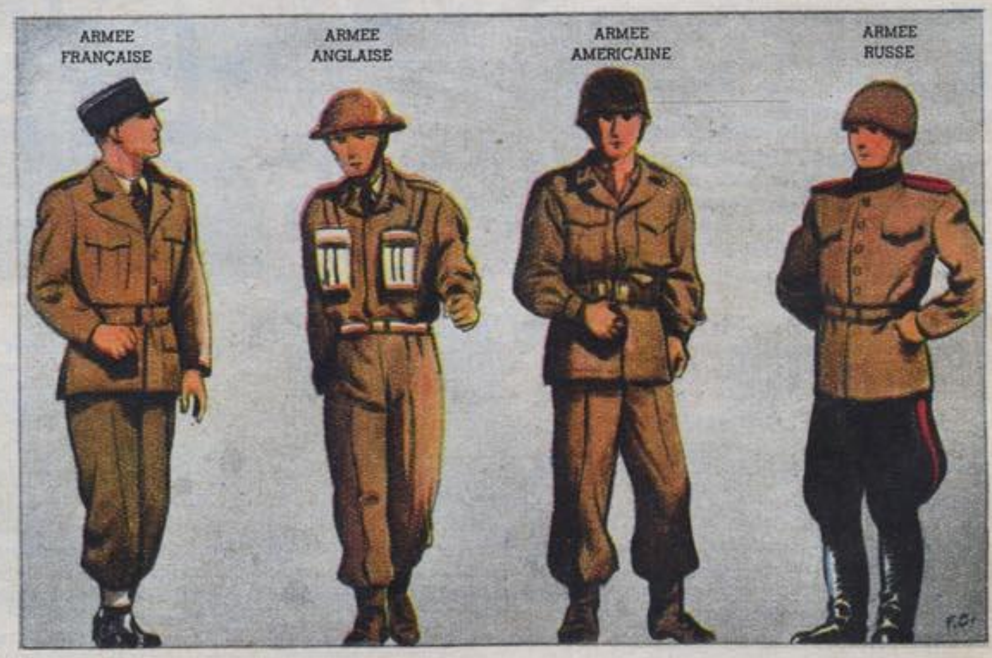
Enfin, si nous passons à la catégorie des officiers généraux, nous trouverons des étoiles dans toutes les armées : deux étoiles indiquent que vous avez affaire à un général de brigade, trois étoiles à un général de division, quatre étoiles à un général de corps d'armée et cinq étoiles à un général commandant d'armée.

Les généraux portent des étoiles sur la manche, sur la patte d'épaule et aussi sur le casque. En Belgique, toutefois, on ne distingue que deux grades de généraux : le général-major, qui porte deux étoiles soulignées par deux barrettes sur l'écusson du col et le lieutenant général qui porte trois étoiles soulignées par deux barrettes également.

Voilà qui peut prêter à bien des confusions, me direz-vous ? En Angleterre et aux Etats-Unis, ces confusions ne sont toutefois pas dangereuses car un soldat s'adressant à un officier ne lui dit pas « Mon lieutenant », « Mon capitaine » ou « Mon colonel », mais tout simplement « Sir » — c'est-à-dire « Monsieur » quel que soit son grade.

Ne vous avisez cependant jamais, en France ou en Belgique, d'appeler « Monsieur » votre commandant de compagnie, car il se demanderait si vous vous moquez de lui et il pourrait vous en cuire !







Phaphouhuhusiphu

Il faut ici que nous quittions l'incomparable M. Colerette, et portions nos regards à trois lieues de là, en bordure de la forêt de Saint-Germain, vers la villa « Entre-deux-enquêtes », où le détective avait élu domicile avec sa famille.

Au premier coup d'œil dans le jardin de cette sylvestre demeure, nous découvrons un hamac gonflé, — c'est le cas de le dire — par le sommeil d'une jeune personne, dont la main pend, étreignant une carcasse de poulet. C'est Marinon, dite « Citrouille », nièce du « cerveau numéro un », grande dormeuse et mangeuse devant l'Eternel.

Jean-Jacques, son cadet de deux ans, ne disait-il pas que lorsque sa sœur avait fini de dévorer, elle ronflait, et fini de ronfler, elle dévorait ? C'était là, empressons-nous de le dire, exagération manifeste. Dans les intervalles entre les festins et les siestes, Marion avait bel et bien, à seize ans, accompli brillamment toutes ses études primaires et secondaires, appris six langues étrangères, et passé son brevet de lutte japonaise avec la plus grande distinction.

Avec cette nature plantureuse, celle de son frère faisait contraste. Mince et bref, peu parlant, sauf pour émettre quelque réflexion caustique, les paupières bridées dans un visage aigu, ce garçon peu ordinaire avait une passion pour les mathématiques. Du matin au soir, il chiffrait... D'où son surnom de Ygrec, dont on se servait communément.

Au moment où nous jetons les yeux sur la « maison des champs » de M. Colerette, le dit Ygrec résolvait donc un problème d'algèbre, en aidant la vieille bonne Sidonie à mettre en peloton son écheveau de laine. La sonnerie du téléphone retentit. Au bout du fil, Ygrec entendit résonner la voix de son oncle; plus particulièrement la voix que prenait M. Colerette quand il était excité. A son habitude, il faisait à la fois les demandes et les réponses.

— Tout va bien là-bas? Très bien. A-t-on donné les graines au canari et arrosé les capucines ? On l'a fait...

— Mon oncle, interrompit Jean-Jacques en pesant ses mots, nos bagages peuvent être bouclés en moins d'une heure.

— En moins d'une heure ? Parfait. Cela entre dans mes plans... Mais, dis-donc, comment sais-tu, bougre de clampin, qu'il faut faire nos bagages ?

M. Colerette, le célèbre détective, est appelé d'urgence à l'Hôtel Impérial par le ras Lipari-Mahonen, auquel on a essayé de voler le « chat de platine ». Il s'y rend aussitôt...

— Ne vous apprêtez-vous pas à nous entraîner dans une nouvelle aventure ?

— Comment le sais-tu, bon sang ?

— C'est bien simple, mon cher oncle. Vous avez votre son de voix « numéro deux bis ».

— Mon pauvre garçon, dit M. Colerette avec pitié. Tu te lances encore dans des raisonnements et des déductions !... Laisse-nous cela, s'il te plaît. Combien de fois faudra-t-il te dire qu'on ne s'improvise pas détective !... Il n'empêche que, pour une fois, tu es tombé juste. Nous partons ce soir même pour une destination... que je vous dirai. Commencez les préparatifs. Je serai là dans une demi-heure.

— Cesse de dormir une seconde, dit Ygrec à sa sœur. Le maître de ces lieux a téléphoné. Il va falloir bientôt nous remettre à l'ouvrage.

Citrouille ouvrit un œil :

— Tant mieux, soupira-t-elle, car je commençais à me rouiller.

— Ça m'étonnerait. Dans l'affaire du Port de Londres, tu as été brillante, ma vieille. C'est toi qui as neutralisé presque toutes les gaffes de « Vise-à-gauche ».

Entre eux, ils appelaient ainsi leur tuteur, par allusion à sa maladresse native. Car — il est temps de l'avouer — le flair, le doigté, la lucidité extraordinaire de M. Colerette n'étaient qu'une légende, légende dont il était la première dupe !

En fait, dans l'hypothèse où le célèbre limier de police aurait été réduit à ses seules lumières, il n'eût pas remporté plus de succès qu'un pêcheur de lune. C'étaient Marinon et Jean-Jacques qui, derrière son dos, faisaient tout, sans en avoir l'air; y compris le plus difficile : empêcher le « cerveau numéro un » de tout gâcher... Combien de fois, alors que le candide personnage croyait avoir démasqué des escrocs, cerné des bandits, les uns et les autres, s'échappant avec le sourire, étaient tombés dans les filets que les deux enfants leur avaient tendus de leur côté, sans rien dire à personne !

Ils n'y mettaient d'ailleurs nulle vanité, agissant par affection pure et n'ayant d'autre ambition : Citrouille, que de manger et de dormir le plus possible, Ygrec, d'extraire tout son saoul de racines cubiques.

Par une combinaison de l'acoustique et du calcul des probabilités, Jean - Jacques avait inventé un langage que sa sœur et lui étaient seuls à même de comprendre : ce langage consistait en sifflotements imitant la sonorité des syllabes. « Phouhihuphu » signifiait : « l'homme est armé » et « Phahouhiphaphanepho » : « Emmène Vise-à-gauche en promenade ».



Un billet qui semblait avoir été glissé sous la porte.

En un clin d'œil, nos amis eurent bouclé leurs valises et pris leurs dispositions pour leur nouvelle campagne.

On fermait la dernière valise quand le « cerveau numéro un » entra.

— Mes enfants, dit-il en s'épongeant le fron.. je suis en vue du couronnement de ma carrière !... Mais à quoi bon vous exposer le problème : vous ne comprendriez pas.

— Pophusiphupo, fit Jean-Jacques (« c'est une affaire de vol ».) Il avait entendu cliqueter les menottes que, pour ce genre d'affaires, M. Colerette logeait immanquablement dans sa poche-revolver.

— Phosahiphahoupohisu, répondit Marina (« il a touché une grosse avance »). Elle avait vu se bomber le côté du veston où le détective mettait son portefeuille.

— Cessez de siffler tous les deux comme ça. Vous m'agacez... Quel ennui d'avoir des pupilles qui ne s'intéressent pas à mes affaires !...

— N'importe, reprit-il, je vous mets sommairement au courant : je suis requis par un grand seigneur d'Abyssinie. Il possède un trésor inestimable, que guignent des voleurs internationaux. Mais « soyez rassuré : j'arrive ! »; je vais m'installer sur le terrain de combat. D'autres se camoufleraient au moyen de vêtements voyants et de fausses moustaches; pour moi, il me suffit de changer mon expression de visage. Regardez-moi : voici lord Pittwit.

Il souffla dans ses joues, ébouriffa ses sourcils, ramena ses cheveux vers la bas et ses prunelles vers le haut :

— Méconnaissable! mumura-t-il. Je suis absolument méconnaissable.

— Stupéfiant ! Prodigieux ! disaient Citrouille et Ygrec.

— Les bagages sont faits? En avant !

Le pseudo Pittwit avait l'authentique accent britannique de ceux qui ne savent pas un mot d'anglais.

— Et vous, dit-il, le vieux bonne, vous souivez le mouvement.

— Sans oublier Colonel dans son panier, ajouta Marinon.

Au moment de sortir majestueusement, M. Colerette eut l'attention attirée par un billet qui semblait avoir été glissé sous la porte. Il le ramassa et lut ces mots : « Ne vous mêlez pas de l'affaire du ras. Ou bien il pourrait vous en cuire. »

— Mes enfants, s'écria-t-il avec son accent habituel, cette enquête sera digne de moi. Ce billet nous le prouve : nous avons affaire à forte partie.

La semaine prochaine :

LA MERVEILLE DE GONDAR EST EN MARCHE

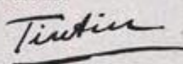
Es-tu membre du "CLUB TINTIN" ?

Si tu es membre du « Club Tintin », je t'en félicite à l'occasion de ce cinquième anniversaire du journal. Mais si tu n'es pas encore membre, qu'attends-tu pour le devenir ?

Que faut-il faire pour cela ? C'est bien simple. Ecris-nous une petite carte pour nous demander ton adhésion au Club. Par retour du courrier, tu recevras toutes nos instructions à ce sujet.

Comme je te sais distrait, je te rappelle qu'il est prudent, si tu souhaites recevoir une réponse, de nous faire connaitre ton nom et ton adresse complète !

A bientôt la joie de te compter parmi nous.



MESSAGE SECRET

destiné aux membres du Club

U	C	U	T	N	H	E	A	D	R
A	N	E	D	E	E	D	B	T	M
E	U	É	E	M	S	S	I	T	A
O	M	E	I	Q	S	N	D	P	F
I	E	R	R	E	U	O	E	S	M
C	M	M	I	O	E	E	E	R	O
E	T	N	M	D	I	E	S	U	O
X	T	Q	I	U	N	U	T	I	E
E	M	N	O	E	E	E	S	N	U
T	T	E	C	S	S	E	O	T	T

ET VOICI UN MESSAGE CHIFFRE

(à ne lire qu'après l'autre)

13 - 5 - 11 - 3 - 12 - 10 - 6 - 22 - 18 - 14 - 6
1 - 6 - 12 - 13 - 7 - 18 - 11 - 16 - 5

Une repartie habile

Il y a vingt-cinq ans, dans l'apothéose de sa gloire, le maréchal Foch surprit, chez des amis dont il était l'invité d'honneur, un bout de conversation où il était question de lui.

— Alors, Michel, c'est entendu : nous comptons sur toi demain soir !

— Oh non ! Demain soir, c'est impossible. Papa et moi dinons chez Foch.

Le maréchal s'approcha en souriant du jeune homme qui venait de le nommer si cavalièrement et lui dit de sa bonne voix paternelle :

— Mon enfant, à cause de mon rang militaire et non à cause du mérite que je puis avoir, vous devriez éviter de m'appeler en public « Foch » tout court. Cela fait mauvaise impression. Ajoutez-y au moins le mot « maréchal » ou « monsieur » !

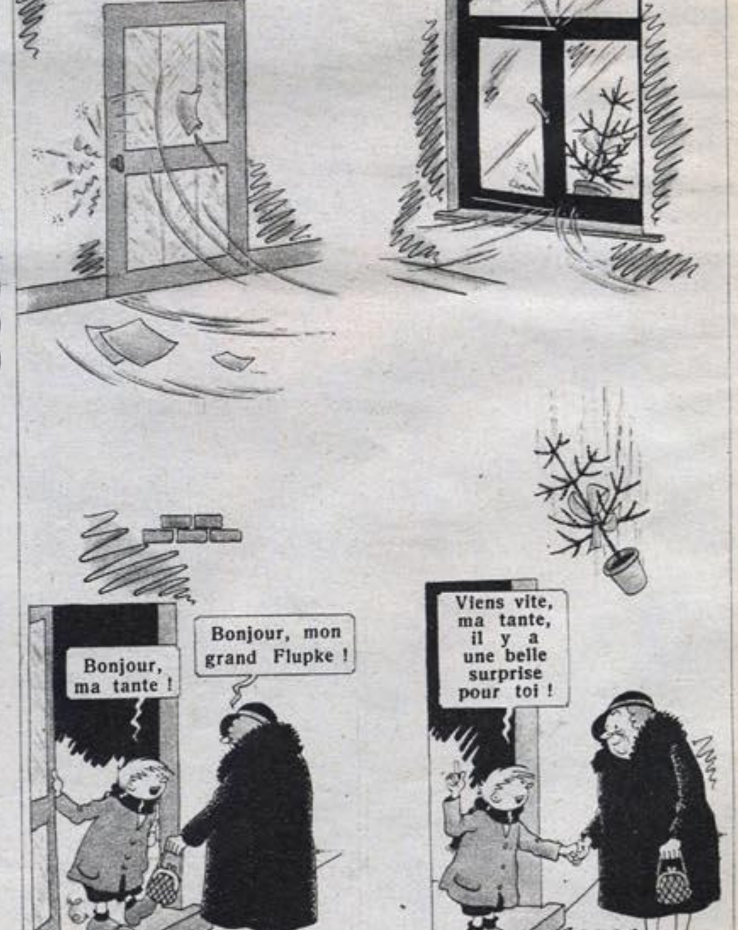
— Monsieur le Maréchal, répondit l'interpellé, je n'ai pas voulu vous manquer de respect. De même qu'on ne dit jamais « Monsieur César » ou « Monsieur Alexandre le Grand », ainsi j'ai cru qu'on ne devait pas dire : « Monsieur Foch ».

Le bon maréchal fut si heureux de cette réponse qu'il ne put s'empêcher de sourire et d'applaudir à l'esprit de son interlocuteur.

LES AVENTURES DE QUICK ET FLUPKE

SAINTE-JUSTINE





L'Exploit de

CONTE TRADUIT DE L'ANGLAIS, PAR DAVIES BERRY, ILLUSTRATIONS DE PAUL CUVELIER.



DEBOUT devant son wigwam, les yeux baissés, Petit-Ours écoutait parler son grand-père. Vieil-Ours exprimait son mécontentement.

— Tu viens d'avoir douze ans, et tu n'es bon à rien. Hier encore tu as abandonné le troupeau de chevaux dont tu avais la garde ! Cette négligence aurait pu nous coûter la perte de plusieurs chevaux, d'autant plus que tous nos guerriers étaient à la chasse !

Petit-Ours, confus, contemplait obstinément ses pieds. Il n'osait pas lever la tête.

— Souviens-toi, mon enfant, que tu es un Sioux! Les Sioux pensent d'abord à leur devoir !

— Je ne l'oublierai plus jamais, promit Petit-Ours.

Le regard du vieil homme se radoucit. D'un air mystérieux, il sortit un arc qu'il avait dissimulé jusque-là sous un large manteau. Les yeux de Petit-Ours s'illuminèrent.

— Un jour tu deviendras un brave Sioux, j'en suis sûr, dit Vieil-Ours. C'est pourquoi j'ai fait cet arc pour ton anniversaire.

Petit-Ours faillit pleurer de joie. Même le plus grand guerrier de la tribu eut considéré comme un honneur de recevoir un arc fabriqué par Vieil-Ours.

— Merci, grand-père ! balbutia-t-il.

— Demain, nous nous entrainerons au tir, promit Vieil-Ours.

★

Jamais nuit ne parut aussi longue à Petit-Ours. Il se leva longtemps avant le soleil et s'installa non loin de la tente de son grand-père.

Accroupi, les jambes croisées, il ne quittait pas le wigwam de l'œil. Mais en dépit de son impatience, il restait immobile, comme il sied à un vrai Sioux.

Tout à coup, il tendit l'oreille. Il lui semblait entendre un roulement de tambour. Machinalement, il posa une flèche sur son arc.

Le bruit se rapprocha : c'était le galop d'un cheval lancé à toute allure. Il n'y avait au camp que quelques vieux guerriers et des garçons de l'âge de Petit-Ours. Au bruit du galop, tous étaient sortis de leurs tentes.

Déjà Vieil-Ours se tenait à côté de son petit-fils, sans que celui-ci l'eût entendu venir.

Brusquement, un cavalier déboucha de la forêt. C'était Mine-de-Pluie, l'un des guerriers partis à la chasse. Il s'arrêta devant Vieil-Ours.

"Petit Ours"

— Les Pawnees nous ont attaqués dans le canyon d'Herbe-Profonde ! cria-t-il. Je vais alerter les autres tribus de Sioux ! Nous ne sommes pas en nombre pour nous défendre.

— La tribu la plus proche est à plusieurs milles d'ici, dit Vieil-Ours. Le secours viendra trop tard.

— C'est pourtant notre seule chance ! répliqua Mine-de-Pluie.

— Dans ce cas, vas-y, dit Vieil-Ours. Mais ne compte pas sur nous. Il n'y a au camp que trois vieux guerriers et des garçons. Tout ce que nous pouvons faire pour toi, c'est te donner un autre cheval. Le tien me paraît fourbu.

Petit-Ours regardait Mine-de-Pluie. Le guerrier était si exténué qu'il avait peine à se tenir sur sa monture.

— Laissez-moi y aller, grand-père ! s'offrit-il.

— Tu n'y arriverais jamais, dit Vieil-Ours.

Déjà le guerrier, malgré son extrême lassitude, était reparti à bride abattue sur le nouveau coursier que Vieil-Ours lui avait fait amener. En proie à la plus grande inquiétude, Vieil-Ours marchait de long en large devant sa tente. Il n'était plus question de s'entraîner à l'arc. Petit-Ours s'en rendait bien compte.

— Amène-moi mon cheval ! cria soudain le vieillard. Je veux aller au canyon. Le Grand Esprit me fera peut-être trouver le moyen de sauver nos guerriers !

Petit-Ours courut en toute hâte vers les chevaux et revint aussitôt en tenant deux coursiers par la bride.

Vieil-Ours semblait hésiter.

— Laissez-moi vous accompagner, gand-père ! supplia-t-il. Peut-être aurez-vous besoin d'un messager ?

— C'est vrai, dit-il. Viens.

Fou de joie, Petit-Ours sauta à cheval et suivit son grand-père qui déjà avait pris les devants. Il aurait bien voulu poser une foule de questions, mais il s'en retint, de peur d'indisposer Vieil-Ours.

★

Le soleil était au zénith lorsqu'ils atteignirent le canyon. Vieil-Ours mit pied à terre et fit signe à son petit-fils d'en faire autant. Ils lièrent les chevaux à un tronc d'arbre.

— Ne fais pas de bruit, surtout ! murmura le vieillard. Mais cet avertissement était parfaitement inutile ! Petit-Ours rampait déjà derrière son grand-père, aussi silencieusement qu'un serpent.

Le jeune garçon crut avoir une lumineuse idée et la confia aussitôt à son aïeul.

— Si nous faisions du bruit, dit-il, les Pawnees se croiront peut-être attaqués par toute une armée, et ils dégageront le canyon.

— Ils ne sont pas si bêtes ! sourit Vieil-Ours. Mais toi, reste ici pendant que je m'en vais voir d'un peu plus près ce qui se passe.

— Et si tu avais besoin d'un messager, grand-père ? insista Petit-Ours, qui, une fois déjà, avait obtenu gain de cause grâce à cette suggestion. De nouveau Vieil-Ours fléchit.

— Alors, suis-moi, dit-il. Mais à la première alerte, tu fuiras aussi vite que tu pourras !

Ils continuèrent. Lorsque grand-père s'arrêta, enfin, il semblait à Petit-Ours qu'il avait rampé pendant des heures.

Ils venaient de gravir un petit monticule d'où ils pouvaient embrasser des yeux toute la plaine.

Un petit ruisseau serpentait en contrebas.

Les Pawnees se tenaient sur la rive opposée et s'apprêtaient à se lancer à l'attaque.

— La gorge que tu vois là-bas et que les Pawnees vont essayer de forcer est l'unique issue du canyon, souffla Vieil-Ours. S'ils ne reçoivent pas l'aide du dehors, nos guerriers seront décimés.

— Mais alors, il n'y a pas une minute à perdre. Nous devons faire quelque chose, dit Petit-Ours. Son sang bouillonnait; si Vieil-Ours n'avait été là, il se serait rué tout seul sur les Pawnees.

Grand-père secoua tristement la tête.

— Nous ne pouvons qu'espérer que Mine-de-Pluie reviendra vite avec du renfort, dit-il. Mais je crains fort qu'il n'arrive trop tard.

Petit-Ours regardait anxieusement les Pawnees qui, lentement, se rapprochaient de l'entrée du canyon. Ils pouvaient, d'un instant à l'autre, lancer leur cri de guerre, et alors ce serait la fin !

Tout à coup une idée lui traversa la tête.

— Grand-père, murmura-t-il, le vent souffle dans leur direction. Si nous pouvions mettre le feu à ces longues herbes, ils devraient choisir entre filer ou se faire rôtir.

— Ton idée serait bonne, s'il n'y avait pas le ruisseau. Le feu s'arrêtera là.

— C'est vrai, dit-il, découragé. Mais soudain il sursauta en brandissant son arc.

— J'ai trouvé, dit-il. Nous enverrons des flèches enflammées au delà du ruisseau !

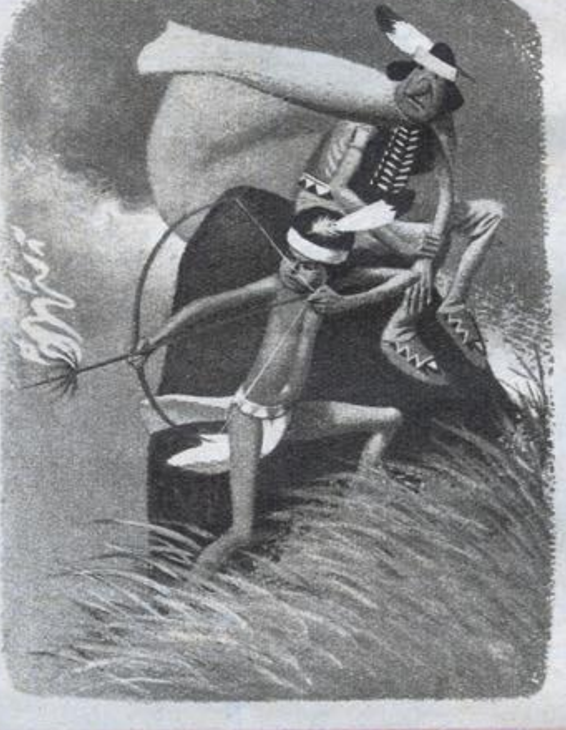
Vieil-Ours le regarda avec fierté.

— Tu as l'esprit d'un guerrier! reconnut-il. Vite à l'ouvrage.

Rapidement ils arrachèrent des herbes sèches et en firent de petites boules qu'ils fixèrent au bout de leurs flèches. Ensuite, ils amassèrent d'autres herbes, en prenant soin de bien nettoyer le terrain alentour, afin que le feu ne se propageât pas tout près d'eux.

Vieil-Ours sortit sa pierre à feu et l'approcha des herbes qu'ils avaient amoncelées. Une flamme en jaillit aussitôt. Les deux Indiens se levèrent promptement, allumèrent leurs flèches au brasier, tendirent leurs arcs; deux traits de feu partirent simultanément.

Le regard de Vieil-Ours, que l'espoir avait illuminé un moment, perdit son éclat. Les deux flèches étaient tombées sur la rive gauche du ruisseau. Jamais ils ne parviendraient à les lancer de l'autre côté. Son bras à lui, trop vieux, avait perdu sa force, et Petit-Ours, lui, était trop jeune pour pouvoir envoyer des flèches à une telle distance.



Pour comble de malheur, les Pawnees venaient de les apercevoir.

Une volée de traits s'abattit sur le monticule où se trouvaient les deux Sioux. Brusquement, Vieil-Ours laissa choir son arc et réprima un cri de douleur. Une flèche venait de lui traverser la main.

— Je ne puis plus tenir mon arc, cria-t-il. Vite, Petit-Ours, nous devons fuir !

Mais Petit-Ours n'écoutait pas. Il venait d'allumer une nouvelle flèche; de toutes ses forces, il tendit son arc. Les deux Sioux suivirent anxieusement le projectile du regard. Un cri de joie sortit de leur bouche.

La flèche venait de tomber au-delà du ruisseau, dans les hautes herbes. Déjà les Pawnees se ruaient vers l'endroit où elle s'était fichée, pour éteindre le feu.

Trop tard. L'incendie se propageait à la vitesse du vent et les assaillants durent battre en retraite.

La fumée épouvantait leurs chevaux; beaucoup rompirent leurs liens et s'enfuirent dans la forêt.

Eperdus, les Pawnees couraient de tous côtés pour échapper au feu dévorant qui bientôt embrasa toute la plaine...

Vieil-Ours n'en croyait pas ses yeux. Il couvait son petit-fils d'un regard où se mêlaient l'affection et la fierté.

— Tu as sauvé nos guerriers ! dit-il. Désormais on t'appellera Grand-Ours !

Mais l'enfant était trop préoccupé encore pour faire attention aux paroles de son grand-père.

— Comment nos hommes pourront-ils sortir, malgré le feu ? demanda-t-il plein d'appréhension.

— Sois sans crainte, répondit Vieil-Ours. L'incendie ne peut se propager à l'intérieur du canyon, où il n'y a que du roc et de la terre dure !

Un soupir de soulagement souleva la poitrine de l'enfant. Tandis qu'il essayait de panser la blessure de son grand-père, les Sioux débouchèrent du canyon et, apercevant Vieil-Ours, ils coururent vers lui...

— Tu nous as sauvé la vie, Vieil-Ours ! Le Grand Esprit te bénisse !

— Non, ce n'est pas moi, répondit Vieil-Ours. J'étais blessé à la main et je ne pouvais plus me servir de mon arc. C'est à Grand-Ours que vous devez d'en être sortis vivants !

Les guerriers regardèrent, pleins d'étonnement, autour d'eux.

— Grand-Ours ? Où est-il ? Nous ne le connaissons pas.

Vieil-Ours posa la main sur l'épaule de son petit-fils.

— Un garçon qui peut envoyer une flèche allumée au delà du ruisseau est trop grand pour s'appeler Petit-Ours. Désormais nous l'appellerons Grand-Ours. C'est un guerrier accompli.

Grand-Ours rougit de plaisir. Il serra son arc contre sa poitrine et son regard ardent contempla la plaine où se mourait le feu qu'il avait allumé.

PIRATES DU RAIL

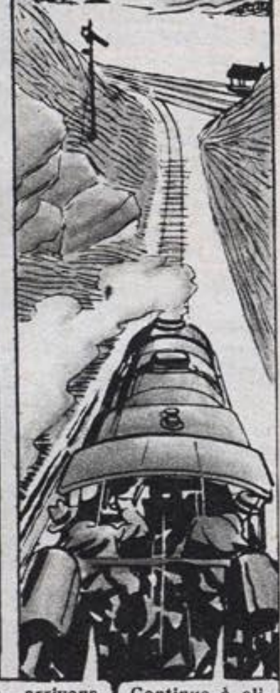
Sexton Blake et Tinker ont été faits prisonniers par les Pirates du Rail. Apprenant qu'ils sont découverts par la police, les bandits quittent leur base secrète avec une locomotive, aux butoirs de laquelle ils ont ligoté le détective et son ami...





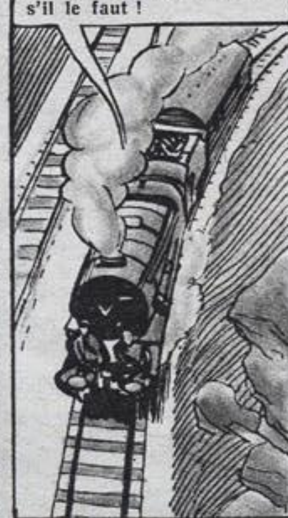






Au poste d'aiguillage...

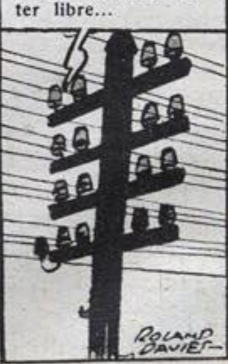




Et, tandis que Blake et Tinker font des efforts désespérés pour se libérer...



... de centrale en centrale, sur les lignes télégraphiques, le message se transmet...



(A suivre.)

BICHETTE détective

Conte inédit d'Yves DUVAL
Illustrations de TIBET

LEON, je te parais sans doute bien ridicule ! fit maman, en repliant sa serviette, mais c'est plus fort que moi. Tu as beau affirmer que les Noirs sont des hommes comme les autres; je ne puis me faire à l'idée d'avoir à ma table ce jeune sauvage !...

Mon père éclata de rire :

— Ilma, c'est à ton sang anglais que tu dois, sans doute, ce préjugé contre les gens de couleur ! D'abord, le camarade de ton fils n'a pas la peau noire. Il est, tout au plus, café-au-lait. En outre, les Pères m'ont certifié que le petit Joseph était un enfant charmant et fort bien élevé.

— Et puis, ajoutai-je, songe, maman, que Joseph n'a plus ni père ni mère, et qu'il a passé presque toutes ses vacances au pensionnat.

— Soit, fit maman, si vous vous liguez tous contre moi, je n'ai plus qu'à m'incliner. Tu peux dire à ton ami que nous l'emmènerons au « Paradou ». Nous le prendrons en passant, samedi, avec la voiture !

— Tu es une chic petite maman ! m'écriai - je en bondissant au cou de ma mère, qui protégeait contre mes transports la savante ordonnance de sa belle chevelure rousse.

J'allais, enfin, réaliser un de mes plus chers désirs : pouvoir gambader tout un week-end dans le parc du « Paradou » avec mon petit ami nègre Joseph Likassi.

Le samedi suivant, nous partîmes tous les cinq, mes parents, Bichette, Joseph et moi, pour la riante campagne du Berry. La fidèle Aglaé nous attendait à la grille de la villa.

— Madame, s'écria la vieille domestique dès que l'auto se fut immobilisée, les greffes ont magnifiquement réussi. Oscar m'a dit qu'il n'a jamais vu des rosiers pareils. Il y a spécialement une plante d'un rose-saumon sans égal. Même que mon homme l'a montrée à M'sieur le Curé et à l'instituteur qui n'en croyaient pas leurs yeux. Sûr que cette fois vous la t'nez, la coupe du concours !

Ma mère, en effet, n'avait qu'une passion : c'était son jardin et particulièrement ses rosiers dont elle cultivait avec amour les délicates boutures. Depuis des années, elle cherchait à réaliser une espèce nouvelle de roses naines et grimpantes avec laquelle elle pût enlever le prix annuel des floralies institué par le comité départemental.

Après le déjeuner, nous dûmes, en procession, aller admirer dans la serre surchauffée le résultat de tant d'efforts. Les plantes empotées étaient, effectivement, superbes. Ma mère nous prodigua ses recommandations les plus pressantes de ne jamais pénétrer dans ce laboratoire où la botanique et l'alchimie avaient opéré ce miracle.

Sur ce, mon père nous cria du perron:

— Les enfants ! Bonne nouvelle ! Oncle Charley vient de me téléphoner : votre cousin Francis passera l'après-midi avec vous !

Joseph sourit à l'idée d'un compagnon supplémentaire pour organiser dans le parc une partie de « cache-cache ». Mais Bichette faisait la moue. Bien qu'elle n'eût que sept ans, elle se souvenait que les vacances précédentes, ce diable de Francis, sous prétexte de jouer coiffeur, lui avait, un jour de pluie, tondu ses jolies boucles, lui donnant ainsi l'aspect d'un jeune chien galeux.



Une heure après, le jeu commençait. Bichette, méfiante, avait préféré aider Aglaé à écosser des petits pois. Francis avait d'ailleurs déclaré avec hauteur que les filles n'étaient bonnes qu'à jouer à la poupée. Le sort m'avait désigné comme chasseur pour la première partie. Ayant fini de compter, la tête scrupuleusement enfoncée dans le pliant du bras, j'allais partir à la recherche de mes compagnons, lorsque j'entendis la voix criarde de mon cousin hurler :

— Tante Ilma ! Tante Ilma ! Le nègre a cassé une plante dans la serre !

Ma mère se leva du rocking-chair où elle tricotait et courut vers la serre que lui dissimulait un massif de rhododendrons. Joseph paraissait littéralement anéanti. Maman réapparut pâle d'émotion :

— Petit malheureux ! Et c'est justement ma « rosa salmonia » qui est brisée. Je t'avais pourtant défendu... Des années d'efforts anéantis... Pourquoi as-tu désobéi ? Parle donc, petit sauvage !

Mais le malheureux Joseph baissait obstinément la tête vers le sol, tandis que deux grosses larmes roulaient sur ses joues cuivrées. J'approchai à mon tour et lui pris amicalement les épaules :

— Voyons, Joseph. Pourquoi as-tu fait cela ?

Mais l'enfant, toujours muet, cherchait à se dégager doucement de mon étreinte.

— Puisque c'est ainsi, trancha maman, puisque tu ne cherches même pas à t'excuser, monte dans ta chambre prendre ta valise. Le chauffeur repart ce soir pour Paris; il te ramènera au pensionnat pour le dîner.

Le pauvre Joseph, à ces mots, était tombé à genoux et de gros sanglots secouaient son dos courbé. Bichette s'était approchée, un essuie de cuisine noué sous les bras en guise de tablier. Elle tourna autour du nègre avec un air de commisération attentive. Puis, se dirigeant vers mon cousin, occupé à siffloter d'un ton dégagé :

— Ne serait-ce pas toi, Francis, qui a cassé le rosier ?

— Menteuse ! se défendit Francis, en cherchant à l'atteindre d'un coup de pied. Mais Bichette l'avait esquivé lestement.

— Oui, c'est toi ! Joseph n'est même pas entré dans la serre, tandis que toi, tu as de la brique pilée à tes semelles, et Joseph pas...

Mon cousin frotta avec rage ses pieds dans l'herbe.

— C'est pourtant vrai, fit maman. Il n'y a de la brique pilée que dans la serre, et les espadrilles de Joseph n'en portent aucune trace... Est-ce toi, Francis ?

Ce dernier devint rouge comme une pivoine.

— C'est bon... Puisque vous préférez ce sale nègre à moi... Je rentre à la maison et je le dirai à mon père...

— Inutile, rétorqua maman. Il en sera averti, avant ton retour, par téléphone. Et je te prie de croire que tu ne te vanteras pas de la réception.

Tandis que Francis partait en courant vers la grille, Bichette d'un coin de son tablier essuyait le visage de mon ami, puis lui plaquait un gros baiser sur chaque joue.

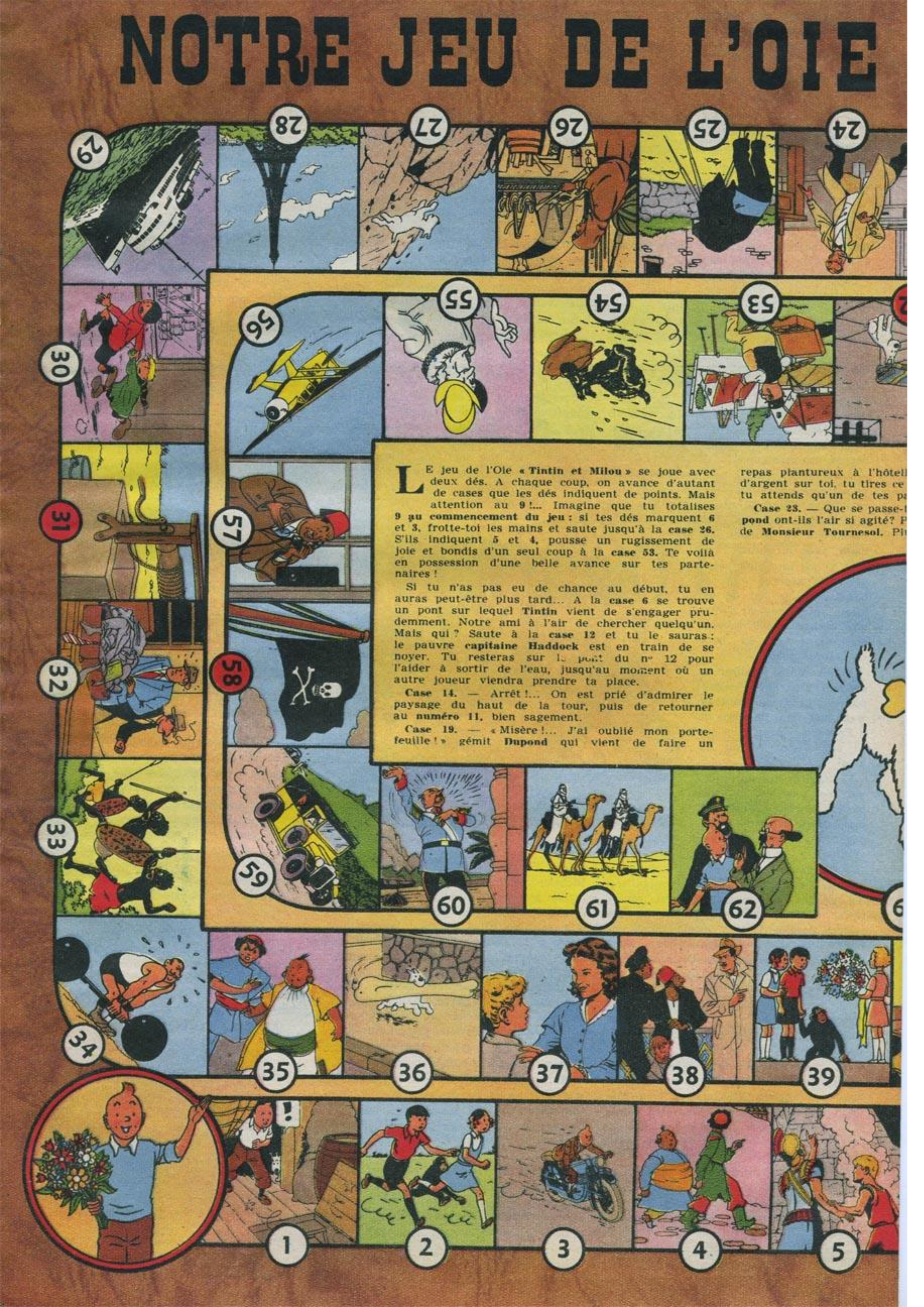
— Bichette, fis-je enthousiasmé, tu es plus forte que Sherlock Holmès !

... ...

Cette année-là, si maman n'enleva pas la coupe départementale avec sa fameuse « rosa salmonia », elle conquit — ce qui est mieux — le cœur délicat d'un petit orphelin.



NOTRE JEU DE L'OIE



LE jeu de l'Oie **« Tintin et Milou »** se joue avec deux dés. A chaque coup, on avance d'autant de cases que les dés indiquent de points. Mais attention au **9** !... Imagine que tu totalises **9 au commencement du jeu** : si tes dés marquent **6** et **3**, frotte-toi les mains et saute jusqu'à la **case 26**. S'ils indiquent **5** et **4**, pousse un rugissement de joie et bondis d'un seul coup à la **case 53**. Te voilà en possession d'une belle avance sur tes partenaires !

Si tu n'as pas eu de chance au début, tu en auras peut-être plus tard... A la **case 6** se trouve un pont sur lequel **Tintin** vient de s'engager prudemment. Notre ami à l'air de chercher quelqu'un. Mais qui ? Saute à la **case 12** et tu le sauras : le pauvre **capitaine Haddock** est en train de se noyer. Tu resteras sur le pont du n° 12 pour l'aider à sortir de l'eau, jusqu'au moment où un autre joueur viendra prendre ta place.

Case 14. — Arrêt !... On est prié d'admirer le paysage du haut de la tour, puis de retourner au **numéro 11**, bien sagement.

Case 19. — « Misère !... J'ai oublié mon portefeuille ! » gémit **Dupond** qui vient de faire un repas plantureux à l'hôtell
d'argent sur toi, tu tires ce
tu attends qu'un de tes pa

Case 23. — Que se passe-t
pond ont-ils l'air si agité? P
de **Monsieur Tournesol.** Pi

"TINTIN et MILOU"



erie. Comme tu as un peu
bon détective d'embarras, et
rtenaires vienne te relayer.
-il? Pourquoi les **Dupont-Du-**
arce qu'ils ont perdu la trace
is perspicace qu'eux, tu as

retrouvé l'illustre savant et tu vas le rejoindre au **numéro 62**; un coup de chance !...

Case 31. — Aïe ! Un puits !... Si tu y tombes, il te faudra attendre qu'un autre joueur vienne t'en tirer.

Case 42. — Les deux **Dupont** sont de nouveau dans l'embarras. Les besoins de leur enquête les ont menés dans un labyrinthe et ils essaient en vain d'en sortir depuis des heures. Aide-les a retrouver leur chemin, puis rétrograde — tant pis pour toi ! — jusqu'au **numéro 35.**

Case 49. — Cette fois, c'est **Tintin** qui est dans le pétrin ! Tends-lui un bras secourable, puis retourne en arrière de deux cases, et rends-toi au **numéro 47.**

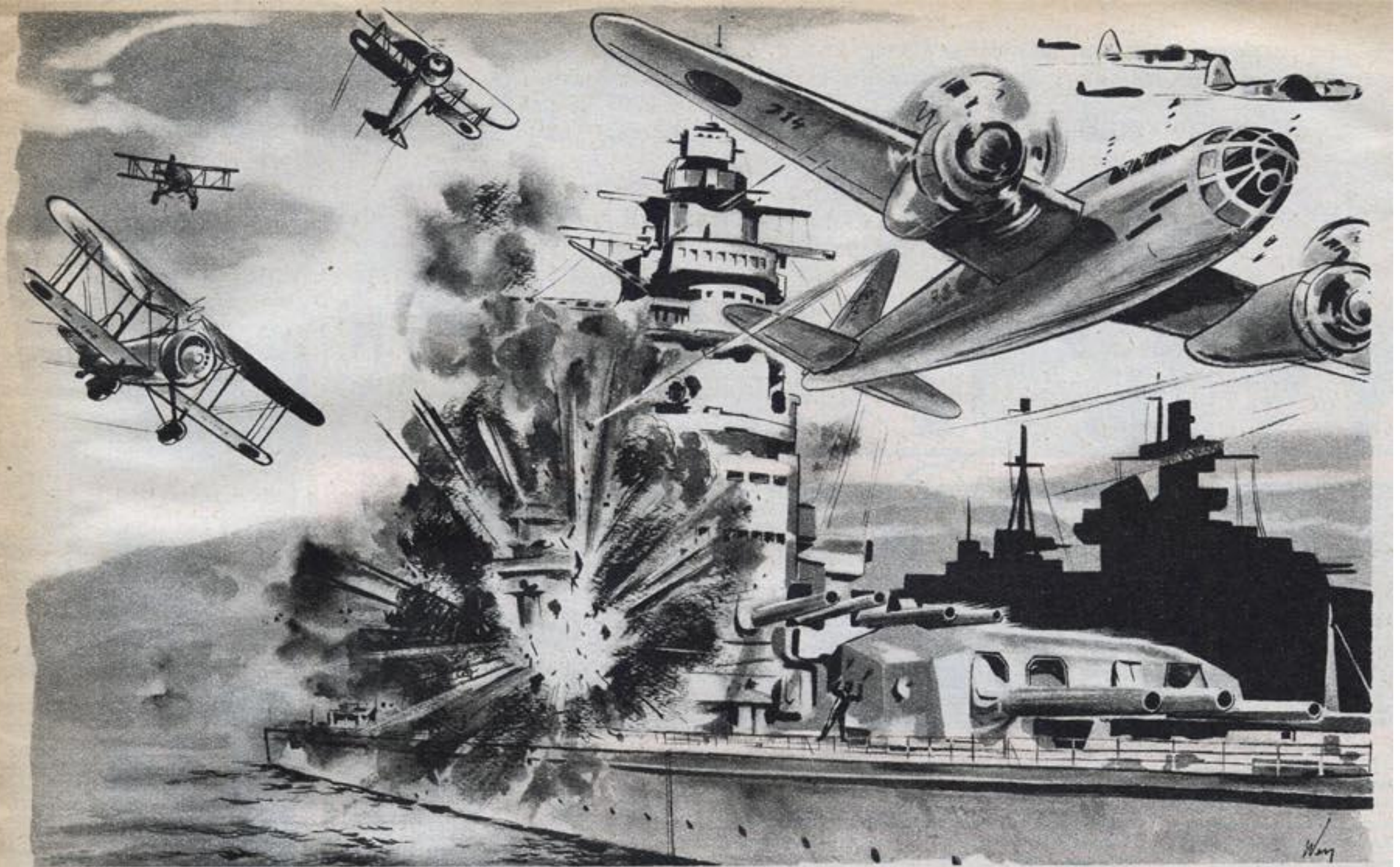
Case 52. — Pourquoi le pauvre **Tintin** se trouve-t-il en prison ? Il doit s'agir d'une erreur judiciaire ?... Evidemment. Retourne en arrière, au **numéro 46**, et tu sauras par qui cette erreur à été commise.

Case 58. — « Que le Grand Cric me croque ! » s'écrie le **chevalier de Haddock**, « je n'aime pas du tout ce pavillon ! » Toi non plus, parce que si tu t'y arrêtes, il te faudra recommencer tout le jeu depuis la **case 1** !

Si tu arrives le premier à la **case 63**, tu as gagné. Mais si tu fais plus de points qu'il n'en faut, tu es obligé de reculer à partir de la dernière case, en comptant autant de points qu'il y en a en trop. Par exemple : si de la **case 59** tu fais **9**, tu vas jusqu'au **numéro 63** (4 points), puis tu rétrogrades jusqu'au **numéro 58** (5 points), et tu tombes, hélas ! sur la tête de mort !!!...

Pour finir n'oublie pas que le joueur établi sur une case, quelle qu'elle soit, qui est rejoint par un autre joueur, doit retourner en arrière et se poser sur la case que son partenaire vient de quitter.

Et voilà ! A présent, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bon amusement, à toi et tous tes amis !



SI ON LES AVAIT ÉCOUTÉS !

UNE HISTOIRE VRAIE RACONTEE PAR RAOUL CRABBE — ILLUSTRATIONS D'ALBERT WEINBERG

DEUX SIMPLES SOLDATS AMERICAINS AURAIENT PU SAUVER LA FLOTTE DE PEARL-HARBOUR !

CHACUN sait comment les Japonais attaquèrent la flotte américaine du Pacifique ancrée à Pearl-Harbour, alors que leurs diplomates discutaient encore à Washington. Mais on ignore généralement la manière dont les Américains laissèrent échapper leurs dernières chances, quelques minutes seulement avant l'assaut.

LES JAPONAIS REPERES AU « RADAR » !

LES appareils de détection « Radar » n'étant arrivés à Pearl-Harbour que depuis peu de temps, le général Short, commandant la garnison, avait prescrit que des exercices seraient exécutés tous les jours, de quatre heures à sept heures du matin, ce moment de la journée étant considéré comme le plus favorable au déclenchement d'une attaque par surprise.

L'exercice avait donc eu lieu le dimanche 7 décembre 1941, comme les autres jours. A sept heures, tout le monde quitta les appareils, à l'exception toutefois de deux soldats, Loccard et Elliott. Ceux-ci estimaient, en effet, ne connaître qu'imparfaitement encore la technique de leur spécialité et ils avaient décidé de profiter de la matinée du dimanche pour continuer leur entraînement. Loccard avait donc pris l'observation, lorsqu'à 7 h. 2, il détecta tout à coup la présence d'une formation aérienne considérable, qu'il repéra avec précision à 132 milles, soit de 250 kilomètres dans le nord-est.

Ne pouvant en croire ses yeux, il appela son camarade Elliott et tous deux virent, à plusieurs reprises, la même indication se reproduire sur l'écran. Or, ils savaient qu'aucun avion américain n'était en l'air à ce moment. Au surplus, la formation repérée semblait beaucoup plus nombreuse que les simples escadrilles de patrouille participant généralement aux manœuvres. Convaincus qu'il se passait quelque chose d'anormal, les deux soldats décidèrent d'alerter le poste central.

Le lieutenant qui avait dirigé l'exercice, se préparait à partir, mais le téléphoniste le rappela et l'officier prit le cornet :

— Allo ! Que voulez-vous ? L'exercice est terminé, vous pouvez disposer...

— Nous le savons, sir, mais Loccard et moi avons continué notre travail et nous venons d'apercevoir des avions sur l'écran.

— Des avions ? C'est impossible, nous n'avons pas de patrouille en l'air.

— Nous avons cependant repéré tous les deux, très distinctement, une formation.

— Eh bien, si vos observations sont exactes, il s'agit probablement des escadrilles qui doivent nous arriver de Californie... Quoi ? Ce n'est pas la direction ? C'est qu'ils ont sans doute été déportés par la tempête de cette nuit.

Elliott resta un moment silencieux. Enfin, il se hasarda à poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Ce ne seraient pas des Japonais, par hasard ?

— Des Japonais, my boy ? Ils discutent en ce moment à Washington, la radio vient encore de le confirmer. Si vous avez envie de continuer votre travail, faites-le, c'est très bien, mais ne laissez pas vagabonder votre imagination !

Le soldat aurait bien voulu poser encore une question, mais l'officier avait déjà raccroché.

— Au diable ! dit Elliott furieux, si nous sommes trop bêtes, nous ferions mieux de nous en aller !

— Regardons encore une fois s'entêta cependant Loccard ; nous verrons bien si notre « imagination », comme dit le lieutenant, vagabonde toujours.

Et en maugréant, les deux soldats manœuvrèrent de nouveau leurs manettes. Non seulement la « vision » était toujours là, mais loin de s'atténuer, elle se faisait de plus en plus précise. Les observateurs avaient le cœur serré.

— Tu diras ce que tu veux, murmura Elliott, mais je « sens » que ce sont des Japs !

— Les pauvres boys, cependant, n'ont plus envie d'être rabroués. D'ailleurs, le lieutenant est parti; il n'y a plus personne au poste central.

Servis par une chance extraordinaire et aussi, il faut bien le dire, par un excès de confiance de la part des Américains qui n'imaginaient pas possible une attaque en pleine paix, les Japonais, suivis jusqu'à la dernière minute dans les « radars » par deux observateurs zélés, allaient ainsi pouvoir exécuter une véritable attaque de polygone sur une flotte endormie.

LA DERNIERE CHANCE !

ET pourtant la dernière chance n'était pas encore perdue. Comme les escadrilles apparaissaient à l'horizon, la sentinelle qui gardait le champ d'aviation où étaient rangés plus de trois cents appareils, les aperçut. Elle frappa à la porte du poste :

— Sergent, des avions !

Le sous-officier, mal réveillé, se frotta les yeux :

— Des avions ? Où cela ?

— Là-bas... ces points noirs.

— Je ne vois rien.

— Ils viennent de disparaître derrière un banc de nuages. Mais les voilà de nouveau... Vous les voyez cette fois ?

— Oui. Et alors ?

— Je ne sais pas moi... ça pourrait être des Japs...

Le sergent rit de bon cœur.

— Des Japs ? Sais-tu, mon pauvre vieux, à quelle distance nous sommes du Japon ? Il n'y a pas un avion au monde capable de voler de là-bas jusqu'ici ! Ce sont sans doute les nouvelles escadrilles qu'on nous envoie de San-Francisco.

Et tandis que la sentinelle continuait obstinément à regarder vers le ciel, le sous-officier rentra dans le poste où il alluma tranquillement une cigarette tout en s'apprêtant à faire sa toilette.

Il était 7 h. 35. Un instant, il se demanda tout de même s'il ne ferait pas bien de donner un coup de téléphone à l'officier de garde. Mais il haussa les épaules :

— Bah ! Je ne vais pas réveiller le lieutenant pour lui annoncer l'arrivée de nos appareils. Ils nous avertiront bien par radio, quand ils se prépareront à atterrir.

Les minutes passèrent. 7 h. 45. Le sous-officier qui s'était copieusement savonné le visage en chantonnant un air populaire hawaïen, se rasa soigneusement. Mais pour saugrenue qu'elle lui parût, l'hypothèse de la sentinelle revint, lancinante, à son esprit, d'autant plus qu'il était tout de même étrange que la radio restât toujours silencieuse.

— Après tout, si ce boy avait raison ? Je ne sais pas de quel aérodrome mystérieux ces gaillards se seraient envolés, mais j'aurai fait ce que prescrivent les consignes.

Et le sergent décrocha :

— Allo ! Lieutenant... Il y a des avions à l'horizon...

— Ont-ils envoyé un message ?

— Non, pas encore... C'est ce qui me semble bizarre... Ne faudrait-il pas donner l'alarme ?

— L'alarme ? Vous êtes fou ! Donnez un coup de téléphone au poste central de l'aérodrome, pour le principe.

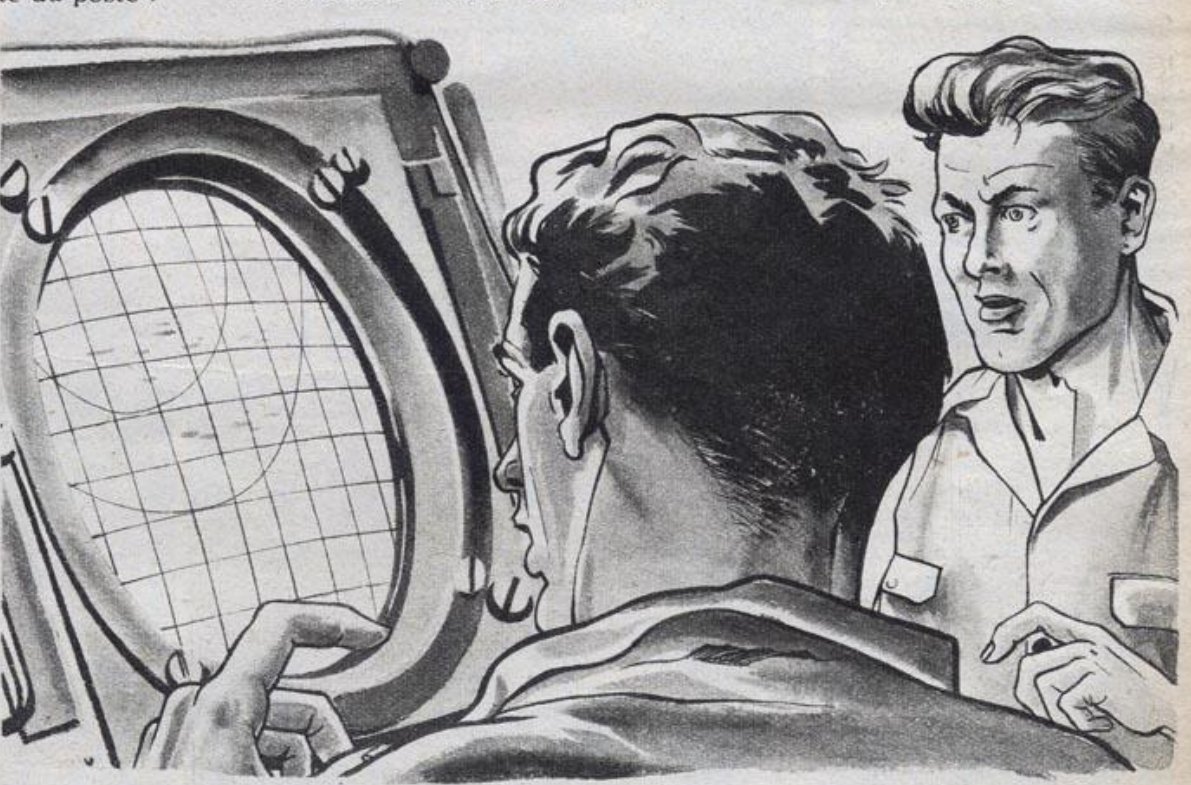
Le sergent regarda sa montre; il était 7 h. 55. Les avions devaient maintenant être tout près... Tout près ? Non ! Ils étaient là. L'air résonnait déjà de leur vrombissement et comme le sous-officier se précipitait vers la porte pour les reconnaître, le tonnerre éclata, le soufle du premier chapelet de bombes le plaqua contre le mur. L'assaut, qui allait envoyer par le fond ou mettre hors de combat en quelques minutes, tous les cuirassés de l'escadre du Pacifique, était déclenché.

★

Il est sans doute vain de vouloir refaire l'histoire et il serait aussi exagéré de prétendre qu'au cours de la dernière heure qui précéda l'attaque, on aurait pu prendre à Pearl-Harbour, des mesures suffisant à repousser la totalité des assaillants. Mais il n'en est pas moins certain que si à 7 heures du matin, l'officier de poste central radar avait consenti à vérifier les observations de ses deux soldats, on aurait eu largement le temps d'alerter les batteries anti-aériennes et même de faire décoller les escadrilles de chasse.

Au lieu de se livrer à un véritable « bombardement d'exercice », les Japonais auraient dû combattre et bien des navires précieux auraient certainement échappé à leurs coups.

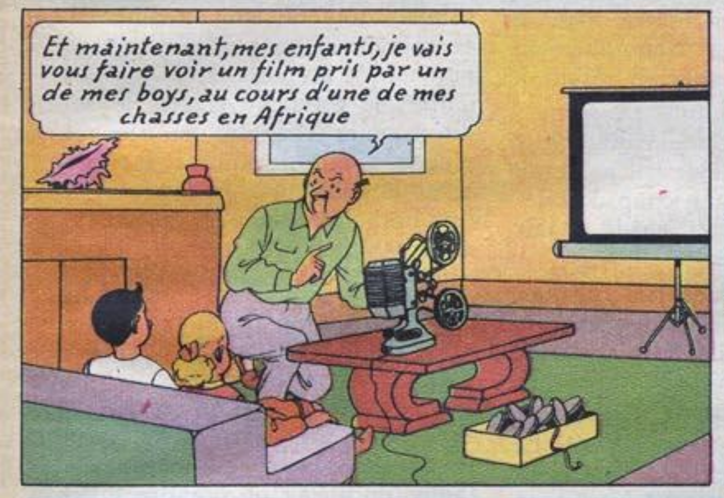
Il était ainsi démontré, une fois de plus, qu'à la guerre aucun renseignement ne doit jamais être dédaigné et que les événements les plus considérables peuvent parfois dépendre d'une simple négligence.





Les Mésaventures de Monsieur Lambique

HISTOIRE DE CHASSE!



Je flâne dans la brousse... Brusquement, je me trouve nez-à-nez avec un lion gigantesque. J'épaule mon fusil...

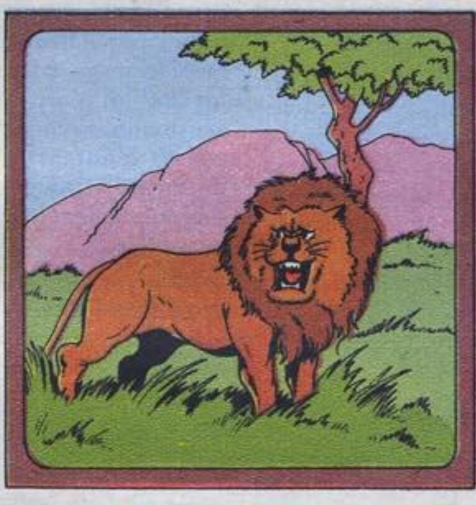






... mais mon boy l'avait chargé de balles à blanc!... Le lion se met à rugir d'une manière terrifiante...





Dans une telle situation, n'importe quel chasseur prendrait ses jambes à son cou. Moi non! Je reste!... Je brandis mon couteau de chasse, je me jette sur la bête...



... et après une courte lutte, je la terrasse... C'est cet épisode que vous voyez en ce moment!

Monsieur Lambique, vous êtes un véritable héros! Quel sang-froid! Quel courage!



Si vous promettez d'être bien sages et de m'attendre gentiment, je vais vous montrer d'autres films encore. Je cours les chercher...

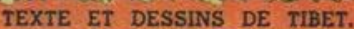


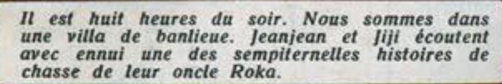






YOYO S'EST ÉVADÉ !




































Vous voyez bien que c'est vous!
Oh !?!

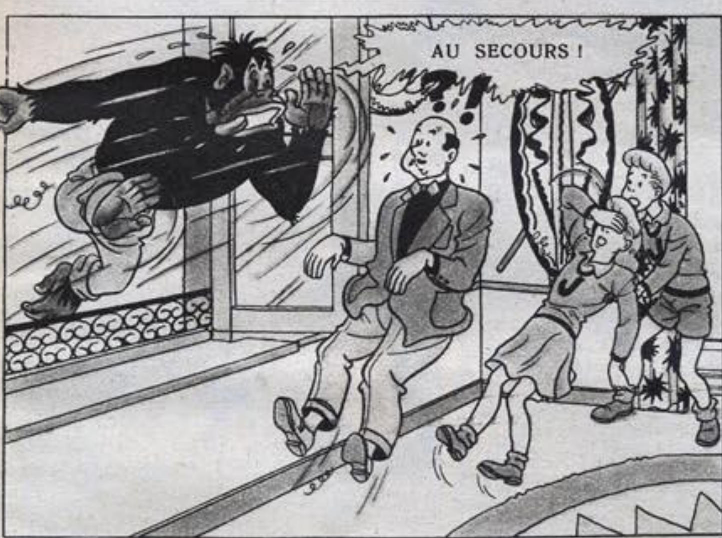

Eh bien, Ferdinand ?...
On vient de briser la verrière, Monsieur Jeanjean !
La verrière! Mais allez donc voir ce qui se passe, Ferdinand, au lieu de rester planté là!


Ce Ferdinand ne me plaît pas; il a l'air hypocrite.
Ne sois pas injuste, T o n t o n Roka !
Et si c'était le gorille...


Le gorille ? Ah ! ah ! ah !... Tu ne penses qu'à lui, Jiji !...


Ceci me rappelle une de mes aventures d'Afrique... Représentez-vous une sorte de monstre, dans le genre de King-Kong. Je l'avais blessé à la cuisse. Il fonça sur moi, les yeux luisant de haine...


... sa poitrine, qu'il martelait de ses poings, résonnait comme un tamtam. Il avait des bras aussi gros que des troncs d'arbres...
Aaah ! Le gorille !!!


AU SECOURS !


Là... là... Le gorille !!!
Mais non, mon brave ! Il n'y a pas de danger ! Calmez-vous !
Mon Dieu ! Le gorille ! Tonton est si myope qu'il le prend pour un homme !


Un petit cordial pour vous remettre de vos émotions ? Cela vous fera du bien !


Attention, Tonton, c'est le go...
Silence, Jeanjean ! Il est très impoli d'interrompre les grandes personnes !... Encore une larme de cognac, Monsieur ?
Volontiers !


Une heure après...
L'amitié... hic... il n'y a que ça de vrai au monde... hic...
C'est vrai... hic...


Ce cher Tonton !

























Ne pleurez pas ! Nous voyons bien que vous n'êtes pas méchant. Vous serez notre ami et on vous appellera Yoyo...

Là... c'est fini... hic... Serrons-nous la main comme de vrais amis !




Déjà minuit ! Il faut aller se coucher. Mais où va dormir Yoyo ?
Il est mon hôte... Je l'invite à partager ma chambre...


Installez-vous, cher ami. Je vais faire un brin de toilette !

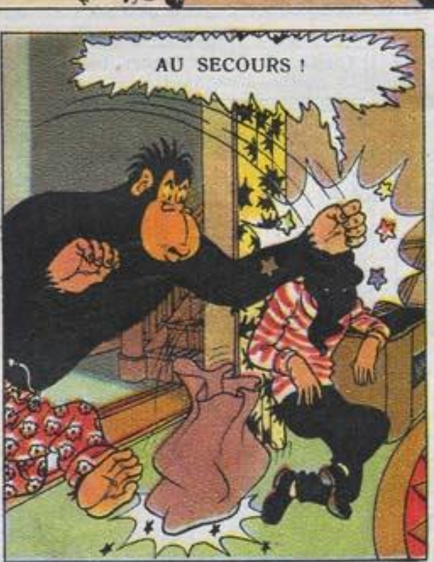

Ces émotions m'ont rompu. Je vais bien dormir !
L'égoïste ! Il a pris mon lit !


Brrr... On grelotte ici !

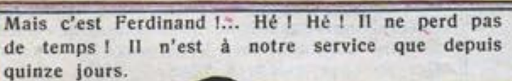

Une heure plus tard..
Tonnerre, que j'ai mal aux cheveux !... Tonton Roka m'a fait boire comme un homme. Un cachet d'aspirine me fera le plus grand bien...
RRRRRR !!!!


Tiens, la bonne a oublié d'éteindre les lumières !


Un cambrioleur !... Je vais montrer à mes hôtes que je ne suis pas un ingrat !

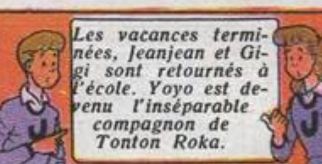

AU SECOURS !


Eh bien, mon brave Yoyo, que se passe-t-il ?
J'ai capturé un cambrioleur ! Il est masqué, comme au cinéma !


Mais c'est Ferdinand !... Hé ! Hé ! Il ne perd pas de temps ! Il n'est à notre service que depuis quinze jours.




Mes félicitations, Yoyo. Tu t'es conduit en héros. Surveille Ferdinand pendant que je téléphone à la police. Après quoi nous boirons un verre !
Misère !


Les vacances terminées, Jeanjean et Gigi sont retournés à l'école. Yoyo est devenu l'inséparable compagnon de Tonton Roka.


Ceci me rappelle une chasse...
Encore !!!
FIN
TIBET

PLUS HAUT QUE LA TOUR EIFFEL !...

L'EMPIRE STATE BUILDING PEUT ABRITER 80,000 PERSONNES !

Il y a vingt-cinq ans, les Américains étaient jaloux de la tour Eiffel, dont les 300 mètres narguaient leurs « sky-scrapers ». Aujourd'hui, ils n'ont plus lieu de l'être : l'Empire State Building de New-York, le plus haut gratte-ciel du monde, dépasse d'une vingtaine de mètres le monstre d'acier de la capitale française. Vous pensez si on le voit de loin ! Il domine New-York; la tour effilée qui le termine, avec son pont d'amarrage pour dirigeables (à l'époque où il fut construit, on croyait encore aux moins lourds que l'air !), émerge glorieusement des nuages et se plante en plein ciel.



Miracle du sky-scraper : même par temps clair, il fait souvent gris et sombre à sa base, dans la 5e Avenue, mais à son sommet, on jouit d'un soleil magnifique !...

ASCENSEURS-EXPRESS : 18 KM./HEURE

Le hall du gratte-ciel ressemble étonnamment à une gare : on s'arrête, effaré, devant les interminables rangées de portes d'acajou verni surmontées d'indications précises : 3e, 28e, 80e étage. Soixante-treize ascenseurs en tout !... Pour les étages supérieurs, il y a des « express » qui brûlent les étapes et bondissent silencieusement de dix en dix paliers. Leur vitesse : 5 mètres à la seconde !... De quoi, me direz-vous, ressentir des haut-le-cœur ? Détrompez-vous ! Les démarrages et les ralentissements étant progressifs, l'organisme humain, qui n'est sensible qu'aux accélérations et non à la vitesse uniforme si élevée soit-elle, n'en souffre pas.

LES FOURMIS A L'OUVRAGE

On reste ébahi à la pensée qu'il n'a fallu, pour ériger ce mastodonte de cent deux étages, qu'un peu plus de treize mois.

L'Empire State Building mesure à sa base 127 sur 68 mètres; ses fondations ont été creusées jusqu'à 50 mètres de profondeur, c'est-à-dire jusqu'à l'endroit où l'on trouve le roc solide qui constitue l'armature de l'île de Manhattan, et l'on y a coulé du béton dans d'énormes caissons métalliques. Précaution utile !... Il fallait une base vraiment inébranlable pour soutenir un édifice dont la seule armature d'acier pèse quelque 60 millions de kilogrammes, soit à peu près ce qu'il faut pour établir une double voie ferrée de plus de 200 kilomètres de longueur !

Après quoi, il a seulement fallu habiller cette carcasse, de granit et de calcaire. Long et large à sa base, l'édifice va s'amincissant à mesure qu'il s'élève vers le ciel. Mais cela n'empêche pourtant pas qu'on puisse, sur la terrasse du cent deuxième étage de la construction, loger à l'aise deux cents personnes.

QUELQUES CHIFFRES QUI EN DISENT LONG !

On a souvent comparé les gratte-ciel à des cités verticales. L'Empire State Building constitue, quant à lui, une agglomération déjà fort importante. Vingt-cinq mille personnes y vivent tout le jour; il y vient quotidiennement quarante mille visiteurs, et quatre-vingt mille personnes pourraient, sans se gêner le moins du monde les unes les autres, y trouver abri. Pour une seule maison, avouez que c'est joli ! J'ajoute que cette maison possède 80,000 mètres de tuyauteries, 50 mille kilomètres de fil électrique et télégraphique, et qu'elle dispose en locaux habitables de 200,000 mètres carrés, ce qui représente dix mille chambres de 5 mètres sur 4. A raison de sept pièces par villa, cela ferait plus de quatre cent trente villas !



Alors qu'un immeuble de Paris a soixante fenêtres, l'Empire State Building en compte à lui seul six mille cinq cents. Leur nettoyage pose d'ailleurs un problème chronique : il faut pour laver ces surfaces, dont certaines se trouvent à 300 mètres d'altitude, des vitriers spécialisés à demi-acrobates, et peu sensibles au vertige !

On peut dire ce qu'on veut des gratte-ciel : qu'ils sont laids, massifs et prétentieux. Il n'en faut pas moins reconnaître qu'un édifice comme l'Empire State Building, par les prodiges d'audace, d'intelligence et de technique dont il témoigne, mérite le respect



DE LA MUSIQUE POUR LES PAUVRES OPERES

DANS certaines cliniques, pour détendre les nerfs des patients avant et pendant l'opération, on leur « injecte » de la musique au moyen d'écouteurs légers. La musique occupe leur attention, diminue leur appréhension et abaisse leur tension; en outre, elle les empêche d'entendre le cliquetis des instruments et la conversation des médecins. Le patient à le choix entre de la musique classique, populaire ou enfantine. Trois enregistreurs sur films fonctionnent toute la journée dans une pièce spéciale. Des boutons de contrôle, placés dans les salles d'opération, permettent de régler le volume du son. Ne trouvez-vous pas que c'est une excellente innovation ?

LE PLUS GRAND PONT D'EUROPE

LA Chambre de Commerce du Havre a obtenu du gouvernement français l'autorisation de construire un nouveau pont à Tancarville, près de l'embouchure de la Seine.

Ce pont reliera la Haute et la Basse-Normandie. Ce sera le plus grand pont d'Europe. Il mesurera 1,410 mètres de longueur et 12 mètres de largeur. Deux piliers de 118 mètres de hauteur l'étayeront, de chaque côté de la Seine; quant au pont lui-même, il s'élèvera à 47 mètres de hauteur au-dessus du niveau de l'eau. On prévoit que la construction de cet important édifice demandera plus de cinq années !

DEPUIS QUAND EXISTE-T-IL DES CHEVAUX DE BOIS ?

EN dépit de toutes les nouveautés dont s'enorgueillissent les fêtes foraines, le manège reste l'une de leurs attractions favorites aux yeux des enfants. On ne connaît pas le pays d'origine des « chevaux de bois », et personne ne peut dire depuis quand ils existent. Tout ce que l'on sait, c'est qu'ils étaient déjà populaires en Angleterre dans les fêtes foraines du XVIIIe siècle. On connaissait aussi les manèges en Russie, au début du XIXe siècle. Mais ce n'est que vers la fin du siècle dernier qu'on vit les premiers « chevaux de bois » sculptés, peints et décorés, tels qu'on les trouve aujourd'hui sur tous nos champs de foire.

CETTE PHOTO N'EST EXTRAORDINAIRE QU'EN APPARENCE



N'IMPORTE lequel d'entre vous peut réaliser une photo semblable à celle que vous voyez ci-contre. Voici comment le photographe procède : il demande à la maman de se mettre à genoux, de profil, les mains réunies, paumes tournées vers le haut et le regard dirigé vers le ciel; puis il demande au petit garçon de se placer à quelques pas en arrière, dans l'alignement de la maman et de l'appareil. Il fait avancer et reculer l'enfant, jusqu'à ce qu'il ait l'impression, en regardant le viseur de l'appareil, que les pieds de l'enfant reposent sur les mains de la maman. Ayant « diaphragmé » de manière à obtenir la profondeur de champ pour que l'enfant soit « net », le photographe n'a plus alors qu'à déclencher. En vous inspirant de ce procédé, vous pouvez réaliser une multitude de truquages similaires, à condition toutefois d'utiliser un appareil à verre dépoli.

Allons, à vos cameras, les amis! Et envoyez-nous vos photos les plus originales.

(Photo tirée de « Cinama-Technic ».)

SOLUTION DES MOTS-CROISES PARUS DANS LE NUMERO 38

Horiz. : 1. Mâchonner. 2. élie; Eire. 3. dus; lis. 4. in; mai; EP. 5. carré. 6. tu; Lee; AC. 7. ils; ont. 8. oves; abée. 9. nécessité.

Vert. : 1. médiation. 2. alun; ulve. 3. cis; sec. 4. Hé; mal; se. 5. parer. 6. ne; ire; as. 7. Nil; Obi. 8. Erie; anet. 9. respectée.

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12.

1.
2.
3.
4.

Horizontalement :
1. Note ; Se met pour autocar.
2. Article; Ce que représente ce dessin.
3. Faisais un trou ; Colère.
4. Aigre ; La gamme en compte sept.

Verticalement :
1. Article.
2. Tiennent.
3. Légumineuse.
4. Conjonction.
5. Chaste.
6. Fleuve côtier.
7. Elles existent à chaque rosier.
8. Signifie égalité.
9. ...
10. Attacher.
11. Instruments de musique.
12. Ignorant.

ETES-VOUS MALINS?

REPARTITION DIFFICILE



VINGT ET UN convives doivent occuper trois tables, de sept couverts chacune, et chacun de ces convives a droit à un demi-litre de vin. Le maître d'hôtel dispose de vingt et une carafes, mais sept d'entre elles sont fendues et ne peuvent contenir aucun liquide; sept autres sont d'un verre si épais qu'elles ne contiennent qu'un demi-litre de vin; seules les sept dernières contiennent exactement un litre.

Le patron exige pourtant que chaque table comporte sept bouteilles, et que chaque convive trouve un demi-litre de vin à sa disposition.

Comment la répartition va-t-elle se faire ?

LE CHARRETIER ET SA CHARRETTE



UN charretier assis sur le siège de sa voiture s'aperçoit qu'une chaîne, fixée à l'arrière, s'est détachée et traîne à terre. Il descend de son siège et pendant que la voiture continue d'avancer, il va relever la chaîne, ce qui l'oblige à faire huit pas. Puis, la chaîne relevée, il revient au marchepied d'avant et remonte sur son siège; pour effectuer ce trajet, la voiture continuant son mouvement, il fait vingt-quatre pas. Quelle est la longueur de la voiture entre le marchepied d'avant et l'arrière, comptée en pas du charretier ?

LES RECONNAISSEZ-VOUS ?



LES six dessins ci-dessus représentent des pays d'Europe. Si vous êtes « calés » en géographie vous les aurez reconnus au premier coup d'œil, grâce à leur forme particulière.

Quels sont ces six pays ?

(Solutions dans le prochain numéro.)



Les aventures du Professeur Tric

UN MALHEUR NE VIENT JAMAIS SEUL

























La Bannière Etoilée

Georges Washington a été nommé général en chef des troupes américaines qui luttent contre l'armée anglaise...

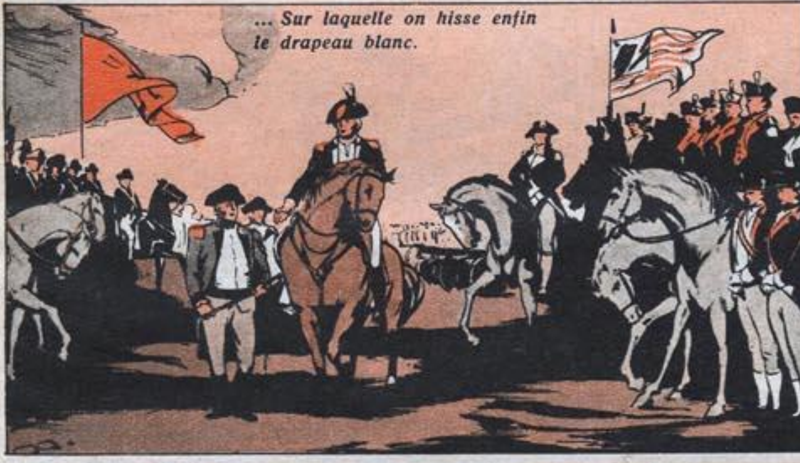














S'ETANT ACQUITTE DE SA HAUTE MISSION, LE GENERAL WASHINGTON REMET LES PLEINS POUVOIRS AUX MAINS DU GRAND CONSEIL DES ETATS-UNIS.





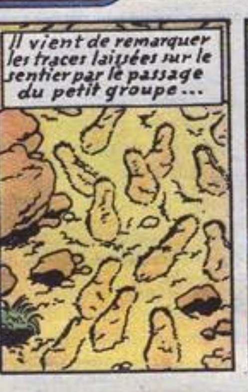
(A suivre.)



Textes et dessins de Jacques Martin.





























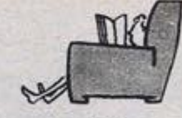
Soudain, deux soldats accourent, en gesticulant...

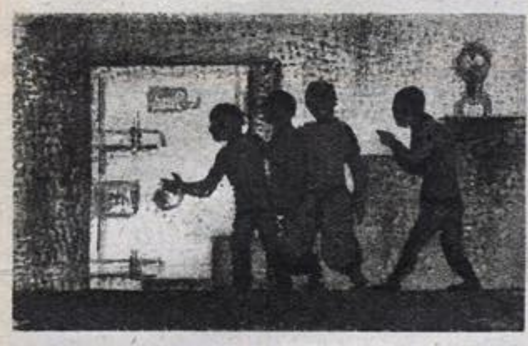
Holà ! Attendez-nous ! Ne partez pas !

... pour le
autres jeux —
de leur bon-



Le coin des livres





Le Secret de la porte de fer

SI je vous dis que les héros du roman qui s'intitule Le Secret de la porte de fer *(Ed. Payot)* sont quatre garçons qui s'engagent dans les souterrains d'un vieux château et y vivent des aventures plus ou moins tragiques, vous penserez que le thème n'est pas neuf et que vous avez lu une multitude de livres de ce genre. C'est précisément l'art de l'auteur : Gaston Clerc, que d'avoir sur cette trame bâti une intrigue qui n'est pas banale du tout. Elle vous fera partager les émotions de François Ricarbon, d'André Rocheau, de Divico Torbier, de Georges Visandier qui voient se refermer sur eux, mystérieusement, la porte de fer. Après de nombreuses péripéties où chacun donne la mesure de son énergie, de sa solidarité, de sa bonne humeur et de son ingéniosité, voici que les camarades, prisonniers, découvrent un repaire de faux monnayeurs. François, l'aîné, met à profit ses connaissances en électricité et les bandits sont pris à leur propre piège, bien que leurs jeunes poursuivants se soient montrés à leur égard très magnanimes. J'ai tout lieu de croire que vous apprécierez ce roman parce qu'il fait penser à maints autres de Jules Verne et que les héros illustrent, par la suite, les consignes de Baden-Powell, dont les garçons d'aujourd'hui font volontiers leur idéal.

La Nouvelle Arche de Noé

LEQUEL d'entre vous n'a regretté de n'avoir pu être parmi les passagers de l'Arche de Noé pour y connaître des bêtes de toutes les espèces ? Sous le titre La Nouvelle Arche de Noé *(col. « Idéal Bibliothèque », Ed. Hachette)*, André Demaison fait raconter par un jeune Blanc sa libre et aventureuse croisière dans les eaux africaines. Sur la goélette que le jeune narrateur a louée, celui-ci embarquera, d'escale en escale, des singes, des oiseaux, des pythons, un calao, un agouti, des perroquets, une panthère et, en fin de compte, toute une ménagerie. Comment ces animaux, qui aiment leur propriétaire parce qu'il sait les aimer, ont échoué sur l'Arche de Noé, c'est précisément le prétexte de nombreuses histoires aux péripéties rebondissantes qui sont contées aux pages de ce livre. On sent qu'il s'agit d'histoires vécues et l'action, qui en fait l'intérêt, se double d'un documentaire qui vaut le plus palpitant des voyages.

Les aventures authentiques ne finissent pas toujours très exactement comme dans les livres. La maison flottante du jeune Blanc est victime d'une catastrophe et l'Arche de Noé n'est plus alors qu'un amas de planches disloquées, décapitées. Son capitaine échappe de justesse à la mort. Il ne se décourage pas pour autant, car l'échec ne compte pas pour un homme qui a su mettre dans l'effort tous ses atouts et, à cause de cela même, oublier l'épreuve pour chevaucher l'avenir.

Comme ce hardi explorateur, vous serez tenté de croire que l'étrange histoire dont il fait le récit est préférable « à l'existence de ces gens d'Europe qui sont morts depuis longtemps et qui ne s'en doutent pas... ». La présentation du volume est très luxueuse, les illustrations de Jacques Nam, un excellent animalier, sont magnifiques.



















(A suivre.)



Notre ALBUM de FAMILLE



Malgré ses longs cheveux bouclés, vous ne trouvez pas qu'il ressemble à... Tintin ? Même visage rond, même regard profond, même attitude décidée. Quoi d'étonnant, puisque c'est Hergé à l'âge de... six ans!



Il y a belle lurette que notre ami n'a plus cette expression d'enfant modèle. Il est vrai que depuis ce temps-là —il avait douze ans — il médite « Le Secret de l'Espadon ». Qui reconnaîtrait Edgar-P. Jacobs ?



Ce petit garçon à l'air timide et au costume désuet qui pose pour l'album de famille, à côté de son propre buste, c'est Willy Vandersteen, à l'âge de sept ans.



Un regard mélancolique, derrière lequel se cache la fantaisie qui devait se donner libre cours dans « Monsier Barelli » : Bob de Moor à douze ans.



Une bouche boudeuse et mutine, des yeux bleus pensifs et moqueurs... A onze ans, Jacques Laudy était-il déjà le pince-sans-rire que nous connaissons ?



Cet enfant prodige a dix ans. Il dessine déjà... et de la main gauche ! Hé oui ! C'est bien Paul Cuvelier que vous voyez là.



A quoi rêve-t-il ce garçon de huit ans ? A sa future Alfa-Roméo ou aux exploits d'Alix l'Intrépide ?... C'est Jacques Martin qui vous regarde.



Le petit garçon sage qui mange bien sa soupe et qui est toujours le premier à l'école !... Il a huit ans comme vous le voyez là. Tout faisait prévoir qu'il dessinerait un jour « Monsieur Vincent ». Mais oui, c'est Raymond Reding.



Ce bambin de trois ans semble nous dire : « Je ne ferai pas risette, na ! » Qui devinerait en lui l'auteur du « Cas étrange de M. de Bonneval », Fr. Craenhals ?



« Très sérieux pour son âge », disait de lui le maître d'école. Eh bien, Albert Weinberg, l'illustrateur de «Dzidziri», n'a pas changé!



Voici l'enfant terrible de l'équipe à treize ans. C'est lui qui a dessiné pour vous « Yoyo s'est évadé ! » Comment trouvez-vous Tibet ?



MONSIEUR VINCENT



M. Vincent a recueilli un enfant abandonné. Le lendemain, devant assister à une réunion des dames de charité, il y emmène son protégé, dans l'espoir de trouver quelqu'un qui l'adoptera. Mais les dames se récrient...

TEXTE ET DESSINS DE RAYMOND REDING



LA LEÇON AVAIT ÉTÉ SÉVÈRE. AU FOND CE N'ÉTAIT POINT TANT PAR MANQUE DE CHARITÉ QUE LES DAMES AVAIENT PECHÉ MAIS PLUTÔT PAR ATTACHEMENT INSTINCTIF À CERTAINS PRÉJUGÉS DE CLASSE... ELLES REVINRENT BIEN VITE DE LEUR ERREUR...
PEU DE TEMPS APRÈS, L'OEUVRE DES ENFANTS TROUVÉS FAISAIT SES DÉBUTS EN UNE MAISON DE LA RUE SAINT-VICTOR



CEPENDANT VINCENT DE PAUL VIEILLISSAIT, ET À MESURE QUE LES ANNÉES PESAIENT SUR LUI GRANDISSAIENT ET SE MULTIPLIAIENT LES PROBLÈMES À RÉSOUDRE... DE GRANDES SOMMES D'ARGENT LUI VENAIENT CERTES DE LA NOBLESSE, MAIS LORSQU'IL FALLAIT SOIGNER MALADES, INFIRMES OU PESTIFÉRÉS QUELQUES RÉTICENCES SE MANIFESTAIENT. CE COMBAT CORPS-À-CORPS AVEC LA MISÈRE EUT DEMANDÉ DES VOLONTAIRES ROMPUS AUX TRAVAUX LES PLUS RUDES, LES PLUS REBUTANTS... OR, UN JOUR QUE VINCENT PARCOURAIT LA CAMPAGNE...









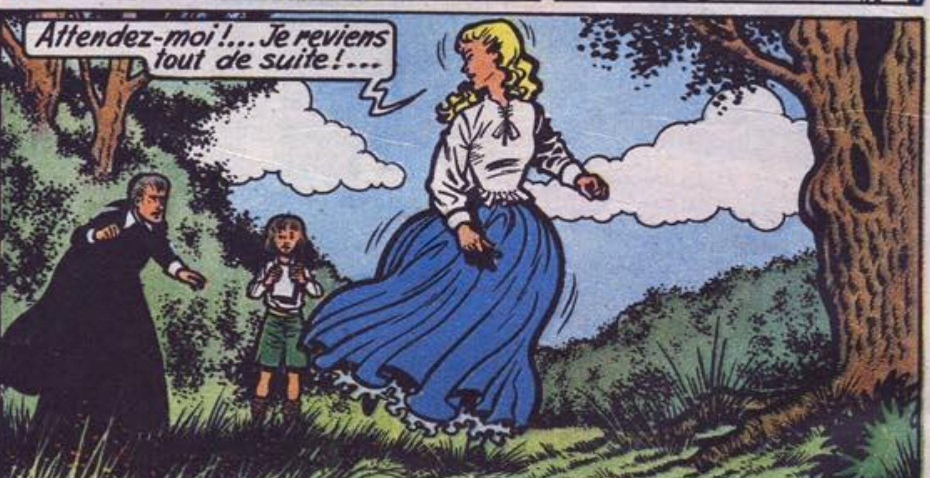












(A suivre.)


LE MYSTERE de la GRANDE PYRAMIDE
TEXTES ET DESSINS D'EDGARD-P. JACOBS
Assiégé avec ses complices dans la villa de Grossgrabenstein, Olrik, sentant la partie perdue, a envoyé Sharkey dans le mastaba avec mission d'abattre Mortimer et Nasir. Mais quelqu'un vient de surgir, le pistolet au poing...


Dans l'homme qui vient de surgir si providentiellement...
Lache ce revolver!...


...Mortimer, stupéfait, reconnaît...
Abbas!?!


?
Lui-même, Effendi!


Mais Sharkey, pivotant soudain sur lui-même, d'un brusque coup de coude, écarte l'arme et ...


...d'un violent upercut, déséquilibre Abbas qui chancelle...
How!...


Le bandit, saisissant alors la matraque, se rue sur lui pour l'achever, mais...
Attends, vermine!...


...Abbas, s'arcboutant, d'un magistral coup de pied dans l'estomac, rejette son assaillant...
Hump!!


...qui, le souffle coupé, recule en titubant. Alors Mortimer étend rapidement les jambes...


L'homme bascule en arrière et vient heurter rudement un coffre qui supporte...


...un lourd vase canope, lequel, ébranlé par le choc, vacille...


...et lui tombe en plein sur le crâne...
BOM


...l'assommant net!


Sans perdre une seconde, Abbas se précipite pour délivrer les prisonniers.
Merci pour le coup... de pied, professeur!
Mais... m'expliqueras-tu?...


Well! j'en avais assez de jouer à l'Arbi, mon vieux, alors...
NON! C'EST IMPOSSIBLE!!!


TOI!?!
Mais oui, old fellow, Capitaine Francis Blake, pour vous servir!...

(A suivre.)

Le cas étrange de Monsieur de Bonneval

Remy, Ghislaine et leur domestique William se sont embarqués à bord du « Darwin » pour se rendre en Australie, où ils espèrent retrouver leur père. Mais en cours de route, le navire est assailli par un cyclone...

Texte et dessins de F. Cracohals.





















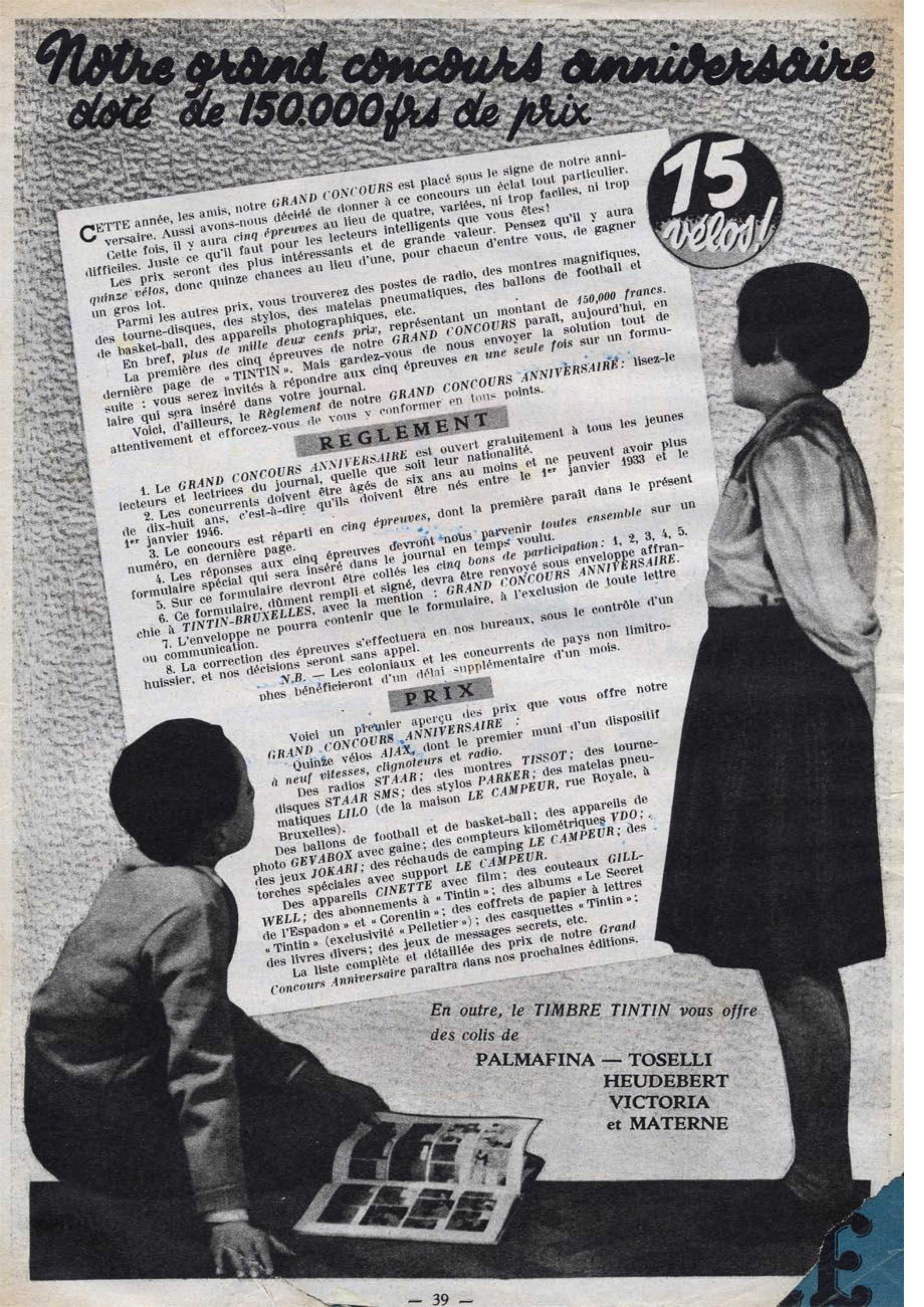








(A suivre.)



Notre grand concours anniversaire doté de 150.000 frs de prix

15 vélos!

CETTE année, les amis, notre *GRAND CONCOURS* est placé sous le signe de notre anniversaire. Aussi avons-nous décidé de donner à ce concours un éclat tout particulier.

Cette fois, il y aura *cinq épreuves* au lieu de quatre, variées, ni trop faciles, ni trop difficiles. Juste ce qu'il faut pour les lecteurs intelligents que vous êtes!

Les prix seront des plus intéressants et de grande valeur. Pensez qu'il y aura *quinze vélos*, donc quinze chances au lieu d'une, pour chacun d'entre vous, de gagner un gros lot.

Parmi les autres prix, vous trouverez des postes de radio, des montres magnifiques, des tourne-disques, des stylos, des matelas pneumatiques, des ballons de football et de basket-ball, des appareils photographiques, etc.

En bref, *plus de mille deux cents prix*, représentant un montant de *150,000 francs.*

La première des cinq épreuves de notre *GRAND CONCOURS* paraît, aujourd'hui, en dernière page de « TINTIN ». Mais gardez-vous de nous envoyer la solution tout de suite : vous serez invités à répondre aux cinq épreuves *en une seule fois* sur un formulaire qui sera inséré dans votre journal.

Voici, d'ailleurs, le ***Règlement*** de notre *GRAND CONCOURS ANNIVERSAIRE*: lisez-le attentivement et efforcez-vous de vous y conformer en tous points.

REGLEMENT

1. Le *GRAND CONCOURS ANNIVERSAIRE* est ouvert gratuitement à tous les jeunes lecteurs et lectrices du journal, quelle que soit leur nationalité.

2. Les concurrents doivent être âgés de six ans au moins et ne peuvent avoir plus de dix-huit ans, c'est-à-dire qu'ils doivent être nés entre le 1er janvier 1933 et le 1er janvier 1946.

3. Le concours est réparti en *cinq épreuves*, dont la première paraît dans le présent numéro, en dernière page.

4. Les réponses aux cinq épreuves devront nous parvenir *toutes ensemble* sur un formulaire spécial qui sera inséré dans le journal en temps voulu.

5. Sur ce formulaire devront être collés les *cinq bons de participation*: 1, 2, 3, 4, 5.

6. Ce formulaire, dûment rempli et signé, devra être renvoyé sous enveloppe affranchie à *TINTIN-BRUXELLES*, avec la mention : *GRAND CONCOURS ANNIVERSAIRE*.

7. L'enveloppe ne pourra contenir que le formulaire, à l'exclusion de toute lettre ou communication.

8. La correction des épreuves s'effectuera en nos bureaux, sous le contrôle d'un huissier, et nos décisions seront sans appel.

N.B. — Les coloniaux et les concurrents de pays non limitrophes bénéficieront d'un délai supplémentaire d'un mois.

PRIX

Voici un premier aperçu des prix que vous offre notre *GRAND CONCOURS ANNIVERSAIRE* :

Quinze vélos *AJAX*, dont le premier muni d'un dispositif *à neuf vitesses, clignoteurs* et *radio*.

Des radios *STAAR*; des montres *TISSOT*; des tourne-disques *STAAR SMS*; des stylos *PARKER*; des matelas pneumatiques *LILO* (de la maison *LE CAMPEUR*, rue Royale, à Bruxelles).

Des ballons de football et de basket-ball; des appareils de photo *GEVABOX* avec gaine; des compteurs kilométriques *VDO*; des jeux *JOKARI*; des réchauds de camping *LE CAMPEUR*; des torches spéciales avec support *LE CAMPEUR*.

Des appareils *CINETTE* avec film; des couteaux *GILLWELL*; des abonnements à « Tintin »; des albums « Le Secret de l'Espadon » et « Corentin »; des coffrets de papier à lettres « Tintin » (exclusivité « Pelletier »); des casquettes « Tintin »; des livres divers; des jeux de messages secrets, etc.

La liste complète et détaillée des prix de notre *Grand Concours Anniversaire* paraîtra dans nos prochaines éditions.

En outre, le TIMBRE TINTIN vous offre des colis de

PALMAFINA — TOSELLI
HEUDEBERT
VICTORIA
et MATERNE


GRAND CONCOURS ANNIVERSAIRE
1re EPREUVE
1
2
B
3
4
5
6
7
8
9
10
QUESTIONS :
● Quel organisme le signe n° 1 désigne-t-il ?
● Qu'indique le panneau de signalisation n° 2 ?
● Quelle compagnie l'initiale n° 3 désigne-t-elle ?
● En langage de marine, que signifie le fanion n° 4 ?
● A quelle compagnie aérienne appartient l'emblème n° 5 ?
● De quelle nationalité est le pavillon n° 6 ?
● A quel organisme appartient l'insigne n° 7 ?
● Quelle profession désigne le symbole n° 8 ?
● Quel groupe ou assemblée est représenté par le drapeau n° 9 ?
● Que symbolise le dessin n° 10 ?
ATTENTION
1. Découpez et conservez le bon de participation n° 1 que vous trouverez p. 39.
2. Ne nous envoyez vos réponses à cette première épreuve que lorsque le formulaire relatif aux cinq épreuves aura été inséré dans le journal.
F. CRAENHALS